



TEXTES DU 17 SIÈCLE

UNIVERSITÉ DU SUD DE LA VALLÉE
FACULTÉ DE PÉDAGOGIE DE KÉNA
DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS
TEXTES DU 17 SIÈCLE
DEUXIÈME ANNÉE
PRÉPARÉ PAR :DR.MAMDOUH AHMAD
154 PAGES.

جامعة جنوب الوادي
كلية التربية بقنا
قسم اللغة الفرنسية
مقرر نصوص القرن 17
الفرقة الثانية
اعداد د/ممدوح احمد
عدد صفحات الكتاب: 154 صفحة.

FACULTÉ DE PÉDAGOGIE DE KÉNA
DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS

2023-2024

SOMMAIRE

INTRODUCTION	P.3
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.....	P.4-6
LA RÉFORME DE LA POÉSIE ET DE LA PROSE.....	P.7-14
VOITURE	P.15-19
TRAGÉDIE CLASSIQUE.....	P.20-45
LA COMÉDIE CLASSIQUE.....	P.46-47
LA FONTAINE	P.48-64
BOILEAU	P.65-86
PASCAL ET PORT-ROYAL.....	P.87-94
BOSSUET ET L'ÉLOQUENCE.....	P.95-105
LA BRUYÈRE	P.106-115
MADAME DE SÉVIGNÉ.....	P.116-121
SAINT-SIMON.....	P.122-128
LE SOUFFLET.....	P.146-150
LA MORT DES OISEAUX.....	P.151-153
RÉFÉRENCES.....	P.154

INTRODUCTION

Se préparer à l'épreuve, c'est parvenir à élargir sa culture littéraire et générale, à diversifier ses approches critiques, à rechercher des perspectives d'ensemble, non ingurgiter quelques connaissances spécialisées sur les œuvres. Vous devez faire un effort d'appropriation personnelle des textes et de leurs modes possibles de lecture, par un entraînement progressif.

C'est le but de cet ouvrage, qui puisse exclusivement ses exemples dans les annales de l'épreuve : il propose des modes de lecture précis et leur application plus particulière aux œuvres qui sont à votre programme cette année.

Nous souhaitons que cet ouvrage vous permette d'acquérir les bons réflexes, ceux qui vous donneront l'aisance nécessaire pour aborder, contempler, comprendre et élargir vos études littéraires.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

TABLEAU GÉNÉRAL DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

I-Divisions: On peut diviser la littérature du XVII siècle en trois périodes:

1- 1610 à 1660 - *Réforme de Malherbe*: l'esprit classique n'est pas encore absolument fixé des écrivains secondaires, successeurs et imitateurs du XVI siècle, luttent pour la liberté de l'esprit et de la langue. Les grands génies, *Corneille, Descartes, Pascal*, ont plus d'indépendance et de vigueur que ceux de la période suivante;

2- 1660 à 1685. - Les grands écrivains concourent, sous l'influence de Louis XIV, à réaliser dans l'éloquence et dans la poésie un même idéal. *Bossuet, Racine, Boileau, Molière, La Fontaine*, représentent *le classicisme* au moment de sa plus parfaite maturité;

3- 1685 à 1715. - *Période de transition*. Par leurs idées comme par leur style, *La Bruyère, Fénelon, Saint-Simon* annoncent le XVIII siècle.

II-Définition du classicism:

Les ouvrages proprement classiques se reconnaissent aux principaux caractères suivants:

1- Respect et imitation des anciens, grecs et latins;

- 2- Esprit chrétien, même dans un cadre païen;
- 3- Étude de l'homme intérieur, analyse des sentiments généraux;
- 4- Raison plutôt que sensibilité ;
- 5- Impersonnalité : l'auteur ne parle pas de lui, mais de l'homme;
- 6- Chaque genre a ses lois et est distinct du genre voisin;
- 7- Le style est à la fois simple, poli et noble.

III-Influence de Louis XIV:

1- Le roi, à partir de 1660, prend sous sa protection directe les écrivains; il les pensionne, pour les arracher à la domesticité de la noblesse. Il reçoit à la cour, et sur le même pied que les grands seigneurs, les écrivains et les artistes.

2- Il protège l'Académie française, et préside à la fondation de l'Académie des inscriptions (1663), de l'Académie des sciences (1666), de l'Académie de peinture (1664). Il enrichit la Bibliothèque du roi (qui deviendra notre Bibliothèque nationale.)

3- Il a tout particulièrement encouragé ceux que nous reconnaissons aujourd'hui pour les grands : Racine, Boileau, Molière, Bossuet; il semble avoir méconnu La Fontaine.

IV-Le public du XVIIe siècle:

Taine a dit : « Notre littérature classique tout entière est une littérature mondaine, née du monde et faite pour le monde. » Ce jugement, trop absolu, contient une part de vérité. En effet, cette littérature s'adresse presque toujours à la société polie; elle

respecte les bienséances; elle n'est réellement accessible qu'à ceux dont le goût est fin et délicat; elle satisfait la raison et le sens commun plutôt qu'elle ne flatte l'imagination. Mais cette société polie est formée de deux éléments qui se complètent et se corrigent l'un l'autre : la cour et la ville, la noblesse et la bourgeoisie.

V-Les sciences:

Le XVII^e siècle est remarquable par son essor scientifique. Descartes, Kepler, Galilée, Newton, Pascal, Denis Papin, Tournefort, Harvey, ont attaché leurs noms à des découvertes mathématiques, physiques, etc., que le XVIII^e siècle n'aura plus qu'à développer.

LA RÉFORME DE LA POÉSIE ET DE LA PROSE

MALHERBE (1555-1628)

1- Vie :

François de Malherbe, né à Caen, fit d'abord des études de droit, puis quitta la robe pour l'épée, et s'attacha à la personne de Henri d'Angoulême, lieutenant du gouverneur de Provence. En 1605. Malherbe revint à Paris; le cardinal du Perron l'avait recommandé au roi Henri IV, qui le donna à son premier gentilhomme de la chambre, M. de Bellegarde. Malherbe avait déjà beaucoup écrit : son Ode à Marie de Médicis (1600), ses Stances à du Perrier (1601) comptent parmi ses meilleures pièces.

A partir de 1605. Malherbe s'inspire surtout des événements politiques, et chante : l'Allentat du Pont-Neuf contre Henri IV (1606). la Régence de Marie de Médicis (1610), le Départ de Louis XIII pour La Rochelle (1627).

Malherbe était d'un caractère altier et brusque. Dans la modeste chambre meublée qu'il habitait à Paris, il réunissait quelques disciples, dont les principaux furent Maynard et Racan. Ses boutades sont restées célèbres. Invité à dîner par le poète Desportes, il disait: « Votre potage vaut mieux que vos vers. Près d'expirer, il reprenait vivement sa garde-malade, voulant défendre jusqu'au dernier soupir la pureté de la langue française ». Il mourut le 16 octobre 1628.

2- La réforme de Malherbe :

Mais c'est moins par son oeuvre que par ses conseils et par son influence sur ses disciples, que Malherbe a réformé la poésie. Voici quels sont les principaux points de sa doctrine.

a) Pour le fond même de la poésie, Malherbe réagit à la fois contre l'imitation exagérée des anciens et contre l'italianisme. Sans rejeter la mythologie, il veut que l'on s'inspire des événements et des sentiments contemporains. Et surtout, il prend pour guide la raison plutôt que l'imagination.

b) Malherbe n'admet pas d'autre langue que le français de l'Île-de-France. Il va même jusqu'à dire : « Les crocheteurs du Port-au-Foin sont nos maîtres en fait de langage. » On voit à quel point il est en contradiction avec Ronsard et ses disciples, qui écrivaient en une langue plus riche, sans doute, mais formée artificiellement d'éléments hétérogènes.

c) Malherbe exige que le poète « fasse difficilement des vers faciles ». Il usa, dit-on, une rame de papier pour écrire une strophe : peu importe, si la strophe est belle.

d) En versification, Malherbe proscrit les rimes trop faciles, – le vers ne doit pas enjamber sur le vers suivant, — il faut une césure principale après le sixième pied de l'alexandrin, — point d'hiatus (rencontre d'une voyelle finale et d'une voyelle initiale).

Stances à du Perrier (1601)

Malherbe habitait encore la Provence, quand il adressa ces stances célèbres à un gentilhomme d'Aix, qui venait de perdre sa fille. Il y a dans ces vers de la fermeté et de la grâce, mais c'est un lieu commun que Malherbe ne rafraichit guère. Rien ici ne semble sortir du cœur.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle,

Et les tristes discours

Que te met en l'esprit l'amitié paternelle

L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue

5

Par un commun trépas,

Est-ce quelque dédale où ta raison perdue

Ne se retrouve pas?

3. Amitié, au XVII^e siècle, a un sens plus étendu que de nos jours. Il se prend souvent au sens d'amour, et en général d'affection. Cf. RACINE, Athalie, II, vit : « Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié.; et Andromaque, III, VI : « Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié.

6. Un commun trépas, un trépas qui est commun à tous les hommes.

7. Dédale avait construit, en Crète, le Labyrinthe, pour y enfermer le Minotaure; il s'en était échappé en volant. De là l'emploi de ce mot (par metonymie, puis par métaphore) pour désigner tout endroit, au propre ou au figuré, d'où il est difficile de sortir.

Je sais de quels appas son enfance était pleine
Et n'ai pas entrepris, 10
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses: 15
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait que, selon ta prière.
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenue? 20

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,

Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Perrier, aussitôt que la Parque 25
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque
Et ne suit point les morts...

9. Appas. L'orthographe distingue appel au sens propre, des appas au sens figuré. L'étymologie est la même (ad pastus).

11. Il faut remarquer que Injurieux ami est mis en apposition au sujet je du vers 9. En prose, on écrirait : « Je sais... et n'ai pas entrepris, comme le ferait un injurieux ami... », * Injurieux a un sens objectif, et signifie : que fait injurie à.....

12. Avecque (latin apud hoc) s'est employé en poésie, pour avec, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, selon les besoins de la versification. Il est fréquent chez Corneille, et même chez Molière (cf. encore et encore.)

15. La tradition veut que ce vers charmant soit le résultat d'une faute d'impression. Malherbe aurait écrit : Et Rosette a vécu ce que vivent les roses. D'ailleurs, ces comparaisons tirées de la rose étaient des plus banales dès le moyen âge et surtout au XVI^e siècle.

20. Avenu, nous écrivons aujourd'hui advenu. Nous avons conservé l'ancien infinitif avenir comme substantif.

25. La Parque. Les Parques étaient trois déesses qui symbolisaient le cours et la fin de la vie humaine : Clotho tenait le fuseau, Lachesis, le fil, et Atropos le coupait. Ici, la figure est mal présentée, car la Parque n'ôte pas l'âme du corps.

27. La barque. Les anciens croyaient que les âmes montaient dans la barque de Caron, pour passer le Styx et pénétrer dans les Enfers : au delà pour en delà.

33. Chaume, du latin calamita, tige de paille (cf. chalumeau)³⁸. Il est neutre : cela est mal à propos.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;

On a beau la prier,

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles 30

Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,

Est sujet à ses lois;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre 35

N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience

Il est mal à propos;

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science

Qui nous mette en repos.

40

QUESTIONS D'EXAMEN

1-L'ensemble:-Nature du morceau:une pièce de vers, du genre lyrique, dans laquelle Malherbe adresse des consolations à du Perrier, qui vient de perdre sa fille.-1°Ne faut-il pas, pour consoler un ami, ressentir soi-même la douleur qu'il éprouve? Malherbe paraît-il affecté de la mort de la jeune fille?2°Ses consolations vous paraissent-elles touchantes? 3°Est-ce au cours de ce que parle Malherbe?A quoi s'adresse-t-il?(il indique, dans les 4°, 5°, 6° et 7° stances, notamment, les motifs qu'a du Perrier de ne pas continuer à s'affliger; précisez ces motifs); 4°A quel sentiment fait appel Malherbe, dans la dernière stance? 5°D'où vous paraît provenir le mérite de cette pièce de vers? 6°Quelles en sont, à votre avis, les plus belles stances?

II-L'analyse du morceau:-1°Combien cette pièce de vers contient-elle de stances? (dire en quoi une stance diffère d'une strophe):2°Essayez de donner un titre à chaque stance : a) Ta douleur persiste; b) Ta raison s'égaré; c) Ta peine ne doit pas être traitée avec mépris; d) ...; e) ...; etc...);3°Quelle est la seule expression du morceau qui vous paraît montrer l'affection du poète pour du Perrier?4°Quelle allusion fait Malherbe à la mythologie?5°Comment représente-t-il la Mort?6°Quelle antithèse est marquée dans l'avant-dernière stance?

III-Le style:-les expressions-1°Faites ressortir, au moyen de quelques passages bien choisis, la correction et la netteté du style de Malherbe, dans ce morceau;2°Quelle est la stance qui

vous paraît la plus gracieuse? Pourquoi vous paraît-elle ainsi?
3°L'une des stances ne contient-elle pas des expressions d'un réalisme funèbre? Laquelle?**4°**Indiquez le sens des expressions:injurieux ami,-le pire destin,-la maison céleste.

IV- La grammaire:-**1°**Indiquez un synonyme de chacun des mots suivants : perdue (ta raison perdue), - pleine (son enfance était pleine),-pire (le pire destin);**2°**Trouvez les mots de la même famille que douleur;**3°**Distinguez les propositions contenues dans la première stance; nature de chacune d'elles; fonctions de la deuxième.

II - VOITURE (1598-1648)

1- Sa vie:

Fils d'un marchand de vins d'Amiens, Vincent Voiture fut contrôleur de la maison de Gaston d'Orléans, puis maître d'hôtel du roi. Ses fonctions l'obligèrent à de nombreux voyages aux Pays-Bas, en Italie et en Espagne. Présenté à l'Hôtel de Rambouillet par le comte d'Avaux, il s'y fit tout de suite apprécier pour sa bonne humeur et pour son esprit. Il savait, mieux que personne, inventer et combiner des divertissements, des déguisements, des mystifications, des parties de campagne, etc., sans jamais oublier qu'il s'agissait de « divertir les honnêtes gens. »

2- La préciosité:

L'Hôtel de Rambouillet fut le centre de la société distinguée et lettrée, ou, comme on disait alors, précieuse. La marquise de Rambouillet reçut dans son salon les personnages les plus illustres de la première moitié du XVII^e siècle. On y vit Richelieu, Condé, Mme de Longueville, et un peu plus tard Mme de Sévigné et Mme de La Fayette, bref tous les grands seigneurs et toutes les grandes dames du temps. Mais les écrivains célèbres y étaient admis sur le même pied que les gentilshommes : Malherbe, Racan, Vaugelas, Chapelain, Ménage, etc... furent les hôtes assidus de l'Hôtel de Rambouillet; Corneille y lut son Polyeucte. Cet heureux mélange de la noblesse et du talent eut d'excellents résultats; la conversation et le goût se perfectionnèrent; les écrivains apprirent à mieux connaître le monde, et le monde devint plus intelligent et plus instruit. Mais peu à peu, l'élégance du langage! dégénéra en fausse

délicatesse, et la préciosité devint un jargon affecté parfois obscur, que Molière devait ridiculiser en 1659, alors que l'Hôtel de Rambouillet était sur son déclin.

On voit poindre les défauts de la préciosité dans la lettre de Voiture que nous citons.

Lettre de la Carpe au Brochet (1643)

A Monseigneur le duc d'Enghien.

Cette lettre célèbre est un type de badinage un peu forcé, tel qu'on l'aimait trop chez la marquise de Rambouillet : il serait exagéré cependant d'y voir, avec un de nos meilleurs critiques contemporains, un chef-d'œuvre de mauvais goût. - Le ton s'explique par les circonstances, dans un bal masque, le duc d'Enghien (le Grand Condé) s'était costumé en Brochet; Voiture, en Carpe. Voiture joue sur cette situation, en écrivant au duc pour le complimenter sur le passage du Rhin par les troupes françaises qui vont rejoindre le maréchal de Guébriant (août 1643). Rocroy est de la même année (19 mai). - Étudiez dans cette lettre l'art de la métaphore développée et suivie.

Hé! bon jour, mon compère le Brochet! bon jour, mon compère le Brochet! je m'étais toujours bien doutée que les eaux du Rhin ne vous arrêteraient pas : et connaissant votre force, et combien vous aimez à nager en grande eau, j'avais bien cru que celles-là ne vous feraient point de peur, et que vous les passeriez aussi glorieusement que vous avez achevé tant d'autres aventures. Je me réjouis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous ne l'avions espéré, et que, sans que vous ni les vôtres y aient perdu une seule écaille, le seul bruit de votre nom ait dissipé tout ce qui se devait opposer à vous. Quoique vous ayez été excellent jusques ici, à toutes les sauces où l'on vous a mis, il faut avouer que la sauce d'Allemagne vous donne un grand goût, et que les lauriers qui y entrent vous

relèvent merveilleusement. Tête de poisson! comme vous y allez! Il n'y a point d'eau si trouble, si creuse, ni si rapide, où vous ne vous jetiez à corps perdu. En vérité, mon compère, vous faites bien mentir le proverbe qui dit : Jeune chair et vieux poisson... Il n'y a point d'étangs, de fontaines, de ruisseaux, de rivières, ni de mers, où vos victoires ne soient célébrées; point d'eau dormante, où l'on ne songe à vous; pas d'eau bruyante, où il ne soit bruit de vous....

L'autre jour que mon compère le Turbot, et mon compère le Grenaut, avec quelques autres poissons d'eau douce, soupions ensemble chez mon compère l'Eperlan, on nous présenta au second un vieux Saumon, qui avait fait deux fois le tour du monde, qui venait fraîchement des Indes occidentales, et avait été pris comme espion en France, en suivant un bateau de sel. Il nous dit qu'il n'y avait point d'abîmes si profonds sous les eaux, où vous ne fussiez connu et redouté; et que les Baleines de la mer Atlantique suaient à grosse goutte et étaient toutes en eau, dès qu'elles vous entendaient seulement nommer. Il nous en eût dit davantage, mais il était au court-bouillon; et cela était cause qu'il ne parlait qu'avec beaucoup de difficulté. Pareilles choses, à peu près, nous furent dites par une troupe de harengs frais qui venaient de vers les parties de la Norvège. Ceux-là nous assurèrent que la mer de ces pays-là s'était glacée cette année deux mois plus tôt que de coutume, par la peur que l'on y avait eue, sur les nouvelles que quelques Macreuses y avaient apportées, que vous dressiez vos pas vers le Nord....

Cependant, votre gloire se trouvant à un point qu'il est assuré qu'elle ne peut aller plus loin, ni plus haut, il est, ce me semble, bien à propos qu'après tant de fatigues vous veniez vous rafraîchir dans l'eau de la Seine, et vous récréer joyeusement avec beaucoup de jolies Tanches, de belles Perches et d'honnêtes Truites, qui vous attendent ici (5) avec impatience. Quelque grande pourtant que soit la passion qu'elles ont de vous voir, elle n'égale pas la

**mienne, ni le désir que j'ai de pouvoir vous témoigner
combien je suis, Votre très humble et très obéissante
servante et commère,**

LA CARPE.

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble- : le caractère général du morceau. - Il s'agit ici d'une lettre de Voiture au duc d'Enghien (le Grand Condé). — **1°** Pourquoi Voiture appelle-t-il Condé le Brochet, et pourquoi lui-même se dénomme-t-il la Carpe? **2°** A quelle occasion et dans quel but Voiture écrit-il à Condé? **3°** Ne s'explique-t-on pas aisément qu'il désigne ce dernier, à ce moment-là, (préciser) sous le nom de Brochet? (insister sur l'association d'idées qui dut se présenter à son esprit): **4°** Quel est le ton général de la lettre? **5°** Ce badinage n'est-il pas ingénieux? Vous plait-il? **6°** quelques parties n'en sont-elles pas un peu forcées? lesquelles? **7°** Quelle influence retrouve-t-on dans cette lettre?

II.-L'analyse du morceau.- **1°** Distinguez les différentes parties du morceau : a) La gloire du Brochet; b) La terreur qu'il inspire; c) Le désir qu'a la Seine de le revoir; **2°** Quelle figure de style a employée l'auteur? **3°** Etudiez l'art avec lequel il l'a développée et suivie.

III.-Le style;les expressions.- **1°** Insistez sur le ton amiesant et impréut de cette lettre (ne pas perdre de vue que l'auteur écrit au Grand Conde): **2°** Le style n'en est-il pas souvent recherché? (préoccupation constante de suivre la métaphore): **3°** Citez des phrases ou des expressions qui pechent par le gout (les lauriers qui entrent dans la sauce..., les Baleines qui suaient à grosse goutte et étaient toutes en eau... le Saumon qui était au court-bouillon...): **4°** Que signifie l'expression: maitre quelqu'un à toutes les sauces? **5°** Pourquoi le Saumon avait-il été pris pour un espion?(préciser le sens de ce mot): **6°** Pourquoi la mer de Norvège s'était-eile glacée? **7°** Que signifient les expressions compère et commère?

LA TRAGÉDIE CLASSIQUE

I. - CORNEILLE (1606-1684).

1.Vie.- Né à Rouen, le 6 juin 1606, Pierre Corneille était fils d'un maître particulier des eaux et forêts. Après d'excellentes études au collège des jésuites de sa ville natale, il fit son droit et acheta une charge d'avocat à la Table de marbre du palais. Rien ne semblait le destiner au théâtre, lorsqu'une petite aventure de société à Rouen, lui inspira une comédie. Cette comédie, intitulée *Mélite*, fut jouée avec succès à Paris en 1629. - Corneille fait représenter de 1633 à 1636 plusieurs comédies, en 1635, sa première tragédie, *Medee*; et en 1636 il obtient un triomphe avec le *Cid*. Pour subvenir aux frais de son séjour à Paris, il s'était enrôlé, dès 1633. dans le groupe des cinq auteurs (dont le plus célèbre après lui est Rotrou) qui travaillèrent à versifier les pièces du cardinal de Richelieu: mais peu de temps avant le *Cid*, il se brouilla avec son illustre protecteur.

De 1636 à 1652, Corneille ne cesse de produire. Ce sont d'abord les quatre chefs-d'oeuvre : le *Cid* (1636), *Horace*, *Cinna* (1640). *Polyeucte* (1643): puis un certain nombre de pièces dont les plus célèbres sont *Pompée* (1643). *Rodogune* (1644) et *Nicomede* (1651). Il se repose pendant sept ans (1652-1659): puis il revient au théâtre, où il obtient encore du succès, avec *Edipe et Sartorius*; mais le public commence à lui préférer Racine. En 1674. Corneille abandonne définitivement la scène. Il vit tantôt à Paris, tantôt à Rouen, très simplement, dans une gêne pleine de dignité. Il meurt en 1684, à Paris; on l'ensevelit à l'église Saint-Roch.

2.Règles essentielles de la tragédie classique.-

Pendant plus de deux siècles, la tragédie a observé les règles suivantes :

a) Les trois unités : unité d'action : l'intérêt d'une tragédie doit être concentré sur un seul fait, ou sur une crise morale; tout doit

tendre à un dénouement logique, qui règle la situation des personnages;-unité de temps : cette action doit être courte, et n'occuper vraisemblablement qu'une durée de vingt-quatre heures; unité de lieu : un seul décor pour tous les actes; ce décor doit être assez riche pour que toutes les scènes de la tragédie puissent vraisemblablement s'y dérouler ce sera un portique, un vestibule, une salle de palais, etc.

Boileau a résumé ainsi les trois unités :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli

Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

(Art post., III, 45-46.)

b)L'action doit être illustre, c'est-à-dire empruntée à la légende ou à l'histoire, et avoir pour héros principaux des personnages d'un rang élevé,

c)L'action doit être peu chargée, et conduite par l'analyse des sentiments, plutôt que par une intrigue. Sur la scène, les personnages exposent et développent leurs états d'âme; pendant les entr'actes ou derrière la coulisse, se passent les faits, que nous apprenons ensuite par des récits et par leurs conséquences sur les passions des héros.

d)Le dénouement est tragique, c'est-à-dire que, sauf exceptions (le Cid, Cinna, Birnice), un ou plusieurs personnages meurent, soit par le fer, soit par le poison. En effet, d'une situation vraiment tragique, il est souvent difficile de sortir autrement que par la mort.

e)Le style de la tragédie est noble, soutenu; il peut aller jusqu'au sublime et revenir à une digne simplicité; mais toute familiarité, tout comique lui est interdit.

3.Originalité de Corneille.- a) Corneille choisit ses sujets dans l'histoire, parce que c'est là qu'il trouve des actions à la fois heroiques et authentiques; et il a une prédilection particulière pour l'histoire romaine.- b) Il se plait à renforcer les intrigues et les passions qu'il emprunte aux historiens, afin de rendre son sujet plus noble et plus tragique. - c) Il peint les hommes tels qu'ils Veurdien ere, c'est-à-dire animés par le courage et par la volonté ;ses héros ne sont point le jouet de leurs passions; ils les dominant et les comptent.-d) Aussi son théâtre est-il essentiellement moral. Voltaire a pu dire que c'était une école de grandeur d'Ame.

4.Son style.- C'est le style d'un orateur plutôt que celui d'un poète, en ce sens que ses personnages raisonnent sans cesse, et plaident leur cause avec autant d'éloquence que de subtilité. Corneille est aussi un admirable versificateur : rien n'égale la vigueur, l'éclat et la souplesse de ses vers.

Le Cid (1636).

Corneille a tiré le Cid d'un drame espagnol, composé vers 1618 par Guilhem de Castro, et que celui-ci avait emprunté aux anciennes légendes de son pays. Le poète français simplifie le sujet pour le resserrer dans le cadre des trois unités, et par cela même il donne la place la plus importante à l'analyse des sentiments : là est son originalité. De plus, il fait de Don Diégue, de Rodrigue et de Chimene, des caractères vraiment humains et dont l'héroïsme, si admirable qu'il soit, reste vraisemblable,

Analyse.- Rodrigue, fils de Don Diégus, aime Chimene, fille de Don Gormas. Mais celui-ci ayant insulté son père, Rodrigue le provoque et le tue. Chimene, bien qu'elle continue à aimer Rodrigue, qui n'a fait que son devoir, Detal, elle aussi, venger son père, et demande au roi la mort du meurtrier. Cependant Don Diagua apprend à son fils que les Maures vont tenter une surprise de nuit contre Sdville, Rodrigue se met à la fête des amis de son père et de ceux qui viennent s'y joindre, et remporte une éclatante victoire. Il revient en vainqueur se présenter devant le roi. Celui-ci pardonne à Rodrigue la mort du comte, mais, pour satisfaire Chimene, il permet % duel entre Don Sanche que Chimene a choisi pour champion, et Rodrigue. Don Sanche est désarmé par son généreux adversaire, et le roi, qui s'est assuré que Chimene aime toujours Rodrigue, laisse espérer leur prochain mariage.

Nous citons la scène où Rodrigue fait au roi le récit de la bataille contre les Maures.

La bataille.

DON RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,

Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis, chez mon père assemblée,
Sollicita mon âme encor toute troublée...

Mais, Sire, pardonnez à ma témérité 5

Si j'osai l'employer sans votre autorité :

Le péril approchait, leur brigade était prête :

Me montrant à la cour, je hasardais ma tête;

Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux

De sortir de la vie en combattant pour vous. 10

DON FERNAND

J'excuse ta chaleur à venger ton offense,

Et l'Etat défendu me parle en ta défense;

Crois que dorénavant Chimène a beau parler,

Je ne l'écoute plus que pour la consoler.

Mais poursuis.

DON RODRIGUE

Sous moi donc cette troupe s'avance 15

Et porte sur le front une mâle assurance.

Nous partimes cinq cents; et par un prompt renfort,

Nous nous vimes trois mille en arrivant au port,

Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage. 20
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit, 25
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement, la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème.
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous. 30
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles :
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer, tout leur parait tranquille : 35
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :

**Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent. 40
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent:
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus; 45
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus,
Ils couraient au pillage et rencontrent la guerre :
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang. 50
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes se rallient,
Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublent :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges 55
De notre sang au leur font d'horribles mélanges:
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.**

**Oh! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres, 60
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et contenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour : 65
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais en fin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte et perd soudain courage.
Et, voyant du renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir. 70
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques au ciel des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte: 75
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,**

Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.

A se rendre moi-même en vain je les convie : 80

Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas:

Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,

Et que seuls désormais en vain ils se défendent,

Ils demandent le chef : je me nomme, ils se rendent.

Je vous les envoyai tous deux en même temps : 85

Et le combat cessa faute de combattants.

(Le Cid, acte IV. se. III.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble:- caractère général du morceau.-Un récit; - récit épique de la bataille contre les Maures. - 1° A qui s'adresse Rodrigue? 2°Résumez l'action et indiquez-en les principaux caractères;3°Aimez-vous à lire ce récit de bataille? Dites pourquoi insister surtout sur son allure, si rapide, si alerte, - sur l'ardeur de Rodrigue, - sur la beauté du langage):4°Essayez d'indiquer, d'après ce récit, les traits dominants du caractère de Rodrigue.

II.-L'analyse du morceau.-1°Les différentes parties du morceau correspondent aux péripéties de l'action: distinguez-les : a) La nouvelle de la surprise que tentent lenter les Maures; b) Rodrigue et ses soldats se rendent au port; c) L'arrivée de la flotte ennemie; d) Le combat: e) La fuite des traïcus; f) L'hommage rendu à la vaillance des chefs.2°Montrez que ces parties sont étroitement unies:3°Pourquoi Rodrigue n'avait-il pas sollicité du roi l'autorisation de marcher contre les Maures?

Quelles dispositions avait-il prises avant le combat? 4°Les Maures se défendirent-ils vaillamment? 5°Que firent leurs chefs?

III.-Le style;-les expressions.-1°Essayez de faire ressortir les principales qualités du style, dans ce récit (Style rapide plein d'élan (Sous moi donc, cette troupe s'avance... Nous nous levons alors... Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre...): harmonieux (Cette obscure clarté qui tombe des étoiles..., polut de soldats au port, point aux murs de la ville...): image (Le flux les apporta, le reflux les rem. porte...); 2° L'un des vers de ce récit n'est-il pas passé dans la langue tasselée? Lequel? 3°Indiquez le sens de l'expression : cette obscure clarté... 4° Dans l'expression trenta voiles, que désigne le mot Doiles? Comment appelle-t-on la figure de style par laquelle on désigne le tout par l'une de ses parties? 5° Indiquez la signification des mots stratagem, flux, reflu.

IV.-La grammaire.-1° Trouvez quelques mots de la même famille que flux: 2° Quel est le contraire de chacun des mots suivants : Le meriti, assurance, courage, silence? 3° Distinguez les propositions contenues dans les quatre premiers vers; 4° Nature et fonction de chacun des mots suivants : je tous les envoyai tous deux.

Cinna (1610).

Le sujet de Cinna a été fourni à Corneille par le philosophe latin Sénèque, qui, dans son traité De la Clémence, raconte que l'empereur Auguste pardonna généreusement au conspirateur Cinna et à ses complices. Mais Corneille n'a vraiment emprunté à son modèle que certains traits du personnage d'Auguste; il a créé tout le reste, action et caractères. Jamais la grandeur d'âme, qui constitue le fond moral des tragédies de Corneille, en s'est exprimée avec des arguments plus vigoureux, ni en plus beaux vers.

Analyse.- Emilie, pour tenger son père à mort par Auguste, organise contre l'union dont le chef sera Cato, descendant de Pompée, Cinna aime Emilie, et ne conspire que pour lui plaire. Un traître découvre tout à Auguste. Celui-ci, qui a comblé Cinna de bienfaits, est retourné de cette ingratitude: il fait venir la conspiration et l'oblige à venir mais cet acte n'est suivi d'aucun repentir. Emilie arrive, déclare qu'elle est responsable de tout, et qu'elle brave la colère du tyran. Auguste, qui avait cru, en adoptant Emilie et en l'élevant comme sa fille, réparer la mort de son père, est d'abord par la douleur, et enfin il apprend que Maxime, qui lui a découvert le complot, n'a agi lui-même que par fourberie. Alors, par effort de volonté qui est le plus caractéristique exemple de la psychologie cornélienne, il domine sa déception et sa fureur, et il prononce le pardon des coupables. Ceux-ci, touchés, tombent à ses pieds.

Le pardon d'Auguste.

AUGUSTE

En est-ce assez, ô ciel et le sort, pour me nuire,

A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encore séduire?

**Qu'il joigne à ses efforts les secours des enfers:
Je suis maitre de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire! 5
Conservez à jamais ma dernière victoire!
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie:
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie : 10
Et, malgré la fureur de ton lâche destin,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler: 15
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang:
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang: 20
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.**

ÉMILIE

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés;

Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :

Je connais mon forfait, qui me semblait justice; 25

Et, ce que n'avait pu la terreur du supplice,

Je sens naitre en mon âme un repentir puissant,

Et mon coeur en secret me dit qu'il y consent.

Cinna et Maxime, à l'exemple d'Émilie, se prosternent devant Auguste. Livie, sa femme, lui prédit que ce pardon généreux sera donné comme exemple à la postérité. Auguste répond :

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer :

Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer! 30

Qu'on redouble demain les heureux sacrifices

Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices;

Et que vos conjurés entendent publier

Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier.

(Acte V, SC.III.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble;- L'idée générale.- Nature du morceau : une scène de la tragédie de Cinna, connue sous le nom de scène du pardon. - 1°Quelle en est l'idée générale? (Bien voir que le but du poète est de mettre en lumière la grandeur d'âme d'Auguste, qui, au lieu de punir, pardonne...): 2°Auguste avait comblé de bienfaits Cinna et Emilie : de quels sentiments font-ils preuve vis-à-vis de leur bienfaiteur? 3°Qu'eût fait Auguste s'il n'avait su résister à son désir de vengeance? 4°N'y a-t-il pas eu lutte dans son âme entre deux sentiments? (lesquels?): 5°Ne pensez-vous pas qu'il ait fallu de sa part un extraordinaire effort de volonté pour vaincre sa juste colère? (Se bien pénétrer du sens de ces expressions : Je suis maître de moi...Conservez jamais ma dernière victoire...):6°Quel est l'effet de la clémence d'Auguste sur Cinna et sur Emilie?7°Comment vous apparaît Auguste? Sa clémence ne le rend-elle pas encore plus grand?

II.-L'analyse du morceau- quelques idées secondaires.

1°Distinguer les différentes parties du morceau:a) Apostrophe d'Auguste : ô ciel,ô siècles...; b) Pardon accordé à Cinna et à Emilie; c) Paroles de soumission et de repentir d'Emilia; d) Réponse d'Auguste à Livie 2°Justifiez l'emploi de l'apostrophe, dans la première partie (Auguste n'est-il pas douloureusement frappé, et comme anéanti, par tout ce qu'il vient d'apprendre?...): 3°Auguste ne fait-il qu'accorder son pardon à Cinna? (Voir vers 15 et suivants):4°Pourquoi Emilie avait-elle organisé une conspiration contre Auguste? Pourquoi dit-elle que son forfait lui semblait justice?

III.-Le style;-les expressions.-1°Faites ressortir le mouvement et l'énergie du style dans cette scène;2° N'est-il pas quelques vers qui sont comme frappés en médaille et que la mémoire retient aisément? Lesquels? 3°On a dit que les pièces de Corneille reposent sur un pathos d'un genre particulier : le pathétique d'admiration; appliquer cette expression aux sentiments exprimés dans la scène qui vient d'être lue, et

montrez en la justesse: 4° Expliquez ce vers: Preleres en la pourpre à celle de mon sang: a quelle critique donne-t-il lieu? 5° Expliquer le sens de ces expressions :j'en accepte l'augure, - de meilleurs auspices.

IV.-La grammaire.-1° Indiquez un synonyme de courroux, de issue ;2° Trouvez quelques mots de la même famille que siècle, que mémoire ;3° Nature et fonction de chacun des mots suivants : c'est moi qui t'en convie.

II. - RACINE (1639-1699).

1.Vie.- Jean Racine est né à La Ferté-Milon (Aisne), le 21 décembre 1639. Il fit ses études aux Petites Ecoles de PortRoyal, où il apprit le latin et le grec, puis à Paris, au collège d'Harcourt. En 1660, il publia une ode intitulée la Nymphé de la Seine, composée à l'occasion du mariage de Louis XIV. Après und'un an dans le Midi, à Uzès, il revint à Paris, et fit jouer en 1664 sa première tragédie : la Thebaide. L'année suivante, il donna Alexandre; mais son triomphe définitif date d'Andromaque, reprétée en 1667. Vinrent ensuite les Plaideurs (1668). Britannicus (1669), Bérénice (1670). Bajazet (1672), Mithridate (1673), Iphigénie (1674). Phèdre (1677). - Alors Racine quitte le théâtre pour n'y plus revenir. Il écrit seulement pour les jeunes filles de Saint-Cyr, à la prière de Mme de Maintenon, Esther (1689) et Athalie (1691). Il avait été nommé, en 1677, historiographe du Roi. - Il mourut en 1699, laissant sept enfants, dont le plus jeune, Louis, fut luimême un poète distingué.

2.Originalité de Racine – a)Racine imite volontiers les poetes grecs, surtout Euripide; parfois il s'inspire de l'histoire romaine (Britannicus, Bérénice), et de la Bible (Esther, Athalie): b) Il cherche moins la grandeur et l'héroïsme, que la vérité et le naturel; il analyse avec la pénétration d'un philosophe les motifs d'action et les passions; c) Il a surtout peint l'amour, et l'amour jaloux. La jalousie est le grand ressort de son théâtre, comme la volonté celui du théâtre de Corneille; d) Aussi les tragédies de Racine, au lieu d'exalter l'énergie, nous paraissent-elles d'un réalisme plutôt triste : nous y prenons conscience de notre faiblesse.

3.Style de Racine.- Le style de Racine, auteur tragique, donne en général une impression d'harmonie, de justesse, de naturel. Mais c'est au théâtre qu'il faut le juger. Là, on s'aperçoit que ce style est plus varié que celui de Corneille : chaque personnage y parle le langage de son caractère et de sa

situation. Dans les passages d'exposition ou de galanterie, il y a parfois trop d'élégance, ou du moins on la sent; dans les scènes où Racine fait parler la passion toute pure, c'est la nature même que l'on croit entendre, et jamais aucun poète n'a réalisé à ce point l'art de se faire oublier lui-même.

Britannicus (1660).

Racine avait remporté un éclatant succès avec Andromaque. Mais les partisans du vieux Corneille déclaraient Racine incapable de réussir dans la tragédie historique. Celui-ci accepta le défi et chercha dans Tacite un sujet qui lui permit de développer des sentiments romains. Il choisit l'histoire de Néron et de Britannicus, et la suivit fidèlement, mais il limita son action, qui devait se passer en vingt-quatre heures. Il ne voulut peindre en Néron que le monstre naissant, afin que le personnage restât humain et pût exciter sinon la sympathie, du moins l'intérêt des spectateurs. (Voir sa Préface.)

Analyse. - Quand Agrippine, veuve de Domitius di moro de Naron, a épousé l'empereur Claude, celui-ci avait un fils, Britannicus. Grâce aux intrigues d'Agrippine, Néron est devenu le gendre de Claude et, à la mort de celui-ci, il a été proclamé empereur par les légions. Agrippine n'avait agi ainsi que pour exercer elle-même le pouvoir. Sontant que Néron tend se dégager de sa tutelle, elle le menace de ce Britannicus, qui pouvait encore revendiquer l'empire. Alors Néron, poussé par l'archevêque Narcisse, décide qu'il se débarrassera de Britannicus par le poison d'autant plus qu'il aime unie, encore de Britannicus, qui est ainsi, d'un double titre, son rival. Cependant, l'excellente Burrhus est parvenue à toucher le cœur de Néron, et à lui arracher la grâce de Britannicus. Mais Narcisse finit par l'entraîner, comme on le voit à l'issue de la scène que nous citons du 5 acte, Britannicus est empoisonné dans son testin. Néron se retire chez les Vestales, et Narcisse est lapidé par le peuple.

Narcisse décide Néron au crime.

NARCISSE

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :

Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste

A redoublé pour moi ses soins officieux :

Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;

Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,

5

Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON

Narcisse, c'est assez: je reconnais ce soin,

Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE

Quoil pour Britannicus votre haine affaiblie

Me défend...

NÉRON

Oui, Narcisse : on nous réconcilie.

10

NARCISSE

Je me garderai bien de vous en détourner,

Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :

Cette offense en son coeur sera longtemps nouvelle.

**Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter 15
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.**

NÉRON

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

NARCISSE

**Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice? 20**

NÉRON

**C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.**

NARCISSE

**Agrippine, Seigneur, se l'était bien promis;
Elle a repris sur vous son souverain empire. 25**

NÉRON

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? et que voulez-vous dire?

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON

De quoi?

NARCISSE

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;

Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,

On verrait succéder un silence modeste: 30

Que vous-même à la paix souscriviez le premier,

Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?

Je n'ai que trop de pente à punir son audace :

Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret

Serait bientôt suivi d'un éternel regret. 35

Mais de tout l'univers quel sera le langage?

Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage?

Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,

Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur? 40

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?

Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?

Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?

De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire? 45

Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?

Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus:

Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.

Tant de précaution affaiblit votre règne :

Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne. 50

Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés;

Ils adorent la main qui les tient enchainés.

Vous les verrez toujours ardents à vous complaire:

Leur prompt servitude a fatigué Tibère.

Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté, 55

Que je reçus de Claude avec la liberté,

J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,

Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.

D'un empoisonnement vous craignez In noirceur?

Faites périr le frère, abandonnez la soeur; 60

Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes :
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON

Narcisse, encore un coup. je ne puis l'entreprendre; 65
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cour tranquille. 70

NARCISSE

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit;
Son adroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée :
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, Seigneur; et devant vous, 75
Ces maitres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi done! Ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?

« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire

« Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :

« Burrhus conduit son coeur, Sénèque son esprit. 80

« Pour toute ambition, pour vertu singulière,

« Il excelle à conduire un char dans la carrière,

« A disputer des prix indignes de ses mains,

« A se donner lui-même en spectacle aux Romains,

« A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,

« A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre; 85

« Tandis que des soldats, de moments en moments,

« Vont arracher pour lui des applaudissements.

Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NERON

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire. 90

(Britannicus, acte IV, sc. IV.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble; le fond. -Une scène de la tragédie de Britannicus, parfois désignée sous le nom de scène de la tentation. Le fond : une évolution psychologique; au début, Néron, sous l'influence de Burrhus, a renoncé à la mort de Britannicus; à la fin, sous l'influence de Narcisse, il l'a en quelque sorte décidée. -1° Marquez les différentes phases de l'évolution: 2° A quels sentiments s'adresse Narcisse pour arriver à lever peu à peu les scrupules de Néron? (crainte, amour, orgueil, vanité...); 3° Indiquez les principaux traits du caractère de chacun des deux personnages.

II.-L'analyse de la scène.-1° Distinguez les principales parties de cette scène :) Néron résiste; b) Il fléchit; c) Il est entraîné. 2° Les tentatives de Narcisse ne sont-elles pas vaines, au début? (montrez qu'il est quatre fois repoussé): 3° Se décourage-t-il? Ne se montre-t-il pas d'une habileté supérieure dans l'art de manier les âmes? 4° A quel moment voit-on que Néron cesse de résister? (ses interrogations pressées, inquiètes..., et bientôt, le tutoiement de Narcisse) ;5° Commentez le dernier vers, qui, à lui seul, constitue la troisième partie de la scène: (ne sent-on pas que Néron est vaincu?) 6° Marquez la savante gradation des arguments employés tour à tour par Narcisse.

III.-Le style;-les expressions.-1° Indiquez les principales qualités du style, dans ce morceau (la souplesse, — langue propre l'expression de toutes les nuances de la pensée; - étudier les paroles de Narcisse; - la pureté, - aucune expression incorrecte à relever.... - la précision, faire remarquer notamment la propriété des qualificatifs : une haine affaiblie, un silence modeste, un triomphe indiscret, etc... ; la véhémence, parfois (phrases d'étonnement : Quoi donc? Qu'a-t-elle dit?...- d'indignation : Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se faire?...): 2° Est-il exact que la mort de Britannicus soit juste? Pourquoi Narcisse emploie-t-il ce mot? 3° De qu'aurait-il voulu parler quand

il dit : On nous réconcilie?... **4°** Quel est le sens des expressions suivantes : soins officieux, vertu singulière? **5°** Quelle est la signification du mot distraire, dans le membre de phrase : ... puissent-ils la distraire !

IV.-La grammaire.- **1°** Indiquez un synonyme de tranquille un cœur tranquilla), – de idolatre (... qu'on idoldire), - de arracher (arracher des applaudissements): **2°** Distinguez les propositions contenues dans les six premiers vers: - nature de chacune d'elles fonction de la dernière: **3°** Nature et fonction de chacun des mots suivants : il fera ce que vous....

LA COMÉDIE CLASSIQUE

MOLIÈRE (1622-1673).

1.Vie.-Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, naquit à Paris, le 14 ou le 15 janvier 1622. Son père, Jean Poquelin, tapissier, était fournisseur de la cour, et voulait laisser à son fils sa charge de valet de chambre du roi. Aussi fit-il donner à Jean-Baptiste une excel lente instruction. Mais, au lieu de s'associer avec son père et de se préparer à lui succéder, le fils fonda avec quelques amis, entre autres les Béjart, une troupe de comédiens, qui prit pour titre l'illustre thédtre. Pendant les années 1643 et 1644, cette troupe essaya vainement de se former un public. En 1645, l'illustre théâtre quitte Paris, et jusqu'en 1658, Molière et ses amis parcourent les provinces. On signale leur passage à Bordeaux, Toulouse, Albi, Nantes, Agen, Pézenas, Vienne, Lyon. Cette dernière ville parait être devenue, à partir de 1652, le quartier général de la troupe; de là, Molière fut appelé plusieurs fois à Montpellier et à Pézenas, par le prince de Conti, son ancien condisciple, pendant les Etats du Languedoc.

En 1658, après une dernière escale à Rouen, Molière installe sa troupe à Paris, d'abord dans la salle du Petit-Bourbon, au Louvre, puis dans la salle du Palais-Royal.

De 1659 & 1673, date de sa mort, Molière a joué sur son théâtre plus de vingt pièces de sa composition, dont les principales sont : les Précieuses ridicules (1659), l'Ecole des femmes (1662), Don Juan (1665), le Misanthrope (1666), Amphitryos (1668), l'Avare (1668). Tartuffe (1669), le Bourgeois gentilhomme (1670), le Malade imaginaire (1673). Il jouait aussi, avec sa troupe, tout un répertoire de comédies et de tragédies d'auteurs contemporains.

2.Originalité de Molière.- a)Molière a laissé dans ses pièces un tableau complet de la société du XVI° siècle : grands seigneurs, bourgeois, valets, paysans: et il a su donner à

chaque personnage les manières, les mœurs et le ton de sa condition; **b)** Mais il a démêlé et retrouvé, sous les apparences de la mode, la vérité humaine, et peint les travers et les ridicules de tous les temps : la jalousie, l'hypocrisie, l'avarice, la misanthropie, l'égoïsme sous toutes ses formes; **c)** Sa morale est fondée sur le bon sens et sur les lois nécessaires de la société. Il nous montre en général le vice puni par ses propres excès, et il nous signale le danger de certains ridicules, tels que le pédantisme, le bel esprit, la mauvaise humeur, le soin exagéré de sa propre santé, etc., ridicules qui paraissent d'abord inoffensifs, mais qui peuvent faire le malheur de la famille; **d)** Enfin et surtout, le génie de Molière consiste à donner la vie et le mouvement à tous les personnages. On a, en le voyant représenter, l'illusion de la réalité.

3.Son style.-Molière a toujours écrit très vite, soit en vers, soit en prose. De plus, il ne songe qu'à l'effet théâtral, et point du tout aux lecteurs. Aussi peut-on trouver, en l'analysant de près, qu'il est parfois négligé, affecté ou diffus. Mais cette impression disparaît à la représentation; là, comme dans une peinture de décor, tout reprend sa perspective et sa valeur relative; et l'on peut dire que Molière est, sous le rapport de la variété, du naturel et du relief, le premier de nos écrivains dramatiques.

LA FONTAINE (1621-1695).

1. Avant La Fontaine, on peut citer un grand nombre de fabulistes qui se sont inspirés, comme lui, de l'antiquité et du moyen âge. La Fontaine n'est donc pas le seul auteur de fables dans notre littérature, mais il est le plus original, et aujourd'hui, quand on dit simplement le fabuliste, c'est toujours de La Fontaine qu'il s'agit.

2. Vie de La Fontaine.- Jean de La Fontaine est né à Château-Thierry, le 8 juillet 1621. Il était fils d'un maître des eaux et forêts. Après de bonnes études au collège de Reims, il hérita de la charge de son père, et habita pendant quelques années sa ville natale, où il se maria. - De 1657 à 1661, La Fontaine vécut chez le surintendant Touquet, 1 Saint-Mandé et à Vaux. Là, il connut la société polie et lettrée de son temps, et il fit beaucoup de ballades, de madrigaux, d'odes, où il suivait le goût des poètes à la mode. Lorsque Fouquet fut arrêté, La Fontaine écrivit pour lui la belle Élégie aux Nymphes de Vaux, et lui resta fidèle.

Après un voyage en Limousin, voyage qu'il a raconté dans de spirituelles lettres à sa femme, il devint l'hôte assidu de la duchesse de Bouillon et de la duchesse douairière d'Orléans. C'est alors qu'il publia, en 1664 et en 1665, deux recueils de Contes, imités de l'italien,

En 1668, il donne enfin les six premiers livres des Fables, dédiés au Dauphin, fils de Louis XIV. Il avait trouvé le genre dans lequel il devait s'immortaliser. - Les livres VII à XI parurent en 1678-79, et le livre XII beaucoup plus tard, en 1694. - Cependant La Fontaine s'était installé en 1672 chez Mme de La Sablière, où il resta vingt ans après la mort de sa protectrice, il fut recueilli par M. et Mme d'Hervart, chez qui il mourut chrétiennement, le 13 août 1695.

3.Originalité de La Fontaine.- L'auteur des Fables est un des écrivains les plus originaux du XVIIe siècle. Sans doute, il a emprunté ses sujets à l'antiquité et au moyen age; mais il les transforme et se les approprie à ce point, que personne n'a pu l'imiter lui-même. Il a su donner à chacune de ses fables un tour dramatique, et faire de l'ensemble « une ample comédie à cent actes divers ; représenter les animaux sinon avec l'exactitude scientifique d'un naturaliste, du moins conformément à la tradition populaire; peindre tous les sentiments et toutes les passions de l'humanité, toutes les conditions sociales et tous les métiers; enfin, il a le sentiment de la nature, et il a peint sobrement mais poétiquement les paysages de France qui servent de cadre à ses animaux.

4-Sa morale : est celle de l'expérience, un peu sceptique et utilitaire, mais fondée sur le bon sens, on n'apprend pas dans les Fables la charité, mais on y comprend mieux la solidarité.

5-Son style : est aussi varié que ses sujets; La Fontaine sait être tour à tour conteur, poète épique, poète lyrique, poète satirique. Son vocabulaire est aussi riche que celui de Molière; sa versification souple et ferme suit tous les mouvements de sa pensée.

La Mort et le Bûcheron (1668)

**Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant, et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.**

**Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur, 5
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.**

**Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?**

**Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts, 10**

(Esopé, fable xx.)

¹Ramee (dérivé du latin ramus), cf. rameau, ramage, ramier, etc. - La ramée se dit des branches coupées avec leurs feuilles.

²Faix, fardeau (du latin fascis, faisceau.)

⁴Chaumine, cabane couverte de chaume. Signaler la construction métrique de ce vers, formé de quatre groupes de trois syllabes; la sensation de peine et d'essoufflement grandit de vers en vers, depuis le premier jusqu'au quatrième; au vers 6, il met bas son fagot, en rejet; c'est l'arrêt et le repos.

⁸Machine ronde, expression populaire (cf. le latin orbis, cercle), signifiant : le monde, et qui est bien à sa place ici. Observer que La Fontaine, quand il use d'une périphrase, l'approprie toujours à la condition et au caractère du personnage qu'il fait parler. Ainsi dans Le Gland à la Citrouille, Garo définit Dieu : celui que préche ton curd.

¹⁰Les soldats. On logeait les soldats chez l'habitant jusqu'à la fin du XVII^e siècle; aujourd'hui, l'habitant ne doit plus le logis qu'aux troupes de passage.- La corvée, journées de travail dues au roi ou au seigneur.

Le créancier et la corvée,

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,

Lui demande ce qu'il faut faire.

" C'est, dit-il, afin de m'aider 15

A recharger ce bois; tu ne tarderas guère " .

Le trépas vient tout guérir :

Mais ne bougeons d'où nous sommes :

PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,

C'est la devise des hommes. 20

(Fables, I, XVI)

¹⁶.Tu ne tarderas guère, cela ne te retardera guère.

²⁰.Cette morale est expliquée dans la fable xv du livre I, qui précède celle-ci, et peut lui servir de commentaire. On jugera de la différence au point de vue de la poésie.

QUESTIONS D'EXAMEN

I- L'ensemble: Une fable dont le fond est une sorte de petit drame. **1°**Dites ce que ce petit drame offre de sombre; **2°**Est-ce de l'action que provient l'intérêt?**3°**D'où provient-il surtout? (vérité du portrait; connaissance exacte de la vie humaine...); **4°**S'attendait-on à la réponse que fait le bûcheron à la Mort? **5°**Quelles réflexions vous suggère cette réponse? **6°**Rappelez la moralité de la fable.

II- L'analyse de la fable: **1°**A quoi se réduit l'action dans cette fable? **2°**Indiquez-en les phases: a) Le bucheron en marche vers sa chaumine; b) Il s'arrête : ses réflexions découragées ; - c) Il appelle la Mort, qui se présente aussitôt; d) Sa réponse à la Mort: - Une cinquième partie : la moralité : **3°**Étudiez le portrait du bûcheron: montrez qu'il n'est pas un seul trait qui n'ait sa valeur (Un pauvre bûcheron,-tout couvert de ramée.-Sous le faix du fagot,-aussi bien que des ans,-gemissant et courbé...): **4°**Indiquez les raisons pour lesquelles le bûcheron se considère comme l'homme le plus malheureux de la terre; **5°**Comment vous apparaît, dans ce drame de la misère, la réponse du bûcheron à la Mort? (réponse inattendue et pourtant bien vraie, d'un caractère légè. rement comique, et qui empêche le drame de s'achever en une tragédie...).

III- Le style: les expressions.-**1°**Attachez-vous à faire ressortir, dans cette fable, la propriété des termes et la sobriété du style.

(étudier particulièrement, à cet égard, le portrait et les réflexions du bûcheron;-voir si on pourrait remplacer tels ou tels mots,- gémissant et courbé , par exemple, - par des mots synonymes...; -faire remarquer en outre, qu'il n'est pas de mots inutiles...);
2°Indiquez quelques expressions imagées (tout couvert de ramée,-gémissant et courbe, - sa chaumine enfumée...);
3°Quel est le sens des expressions suivantes : marchait à pas pesants, - sa chaumine enfumée,-la machine ronde?
4°Quel nom porte la figure de style que représente cette dernière expression?
5°Qu'est-ce qu'une devise?

IV- La grammaire: **1°**Indiquez les mots de la même famille que bucheron,- ramée;
2°Trouvez un composé de faix, un dérivé de trepas;
3°Nature et fonction de chacun des mots suivants : Lui demande ce qu'il faut faire.

Le Coche et la Mouche (1679).

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :

L'attelage suait, soufflait, était rendu. 5

Une mouche survient, et des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement;

Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine;

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher. 10

Aussitôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressée; il semble que ce soit

Un sergent de bataille allant en chaque endroit 15

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire : 20

Il prenait bien son temps! Une femme chantait :

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut. 25

« Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt :

J'ai tant fait que nos gens sont en fin dans la plaine.

Çà, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,

S'introduisent dans les affaires : 30

Ils font partout les nécessaires,

Et, partout importuns, devraient être chassés.

(Fables, VII, IX.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble.-Une petite comédie, spirituelle et pleine d'attrait. **1°** Quel en est le principal personnage? **2°** N'y a-t-il pas un saisissant contraste entre la mouche, - insecte, et dont la force est pour ainsi dire nulle, et la lourde voiture qu'il s'agit de faire avancer? **3°** Quel rôle s'attribue la mouche? **4°** Contribue-t-elle à tirer l'attelage d'embaras? Ne gêne-t-elle pas plutôt les chevaux et le cocher dans leur lourde tiche? **5°** Qu'a voulu montrer La Fontaine? (indication de l'idée générale): **6°** L'expression : la mouche du coche est passée dans la langue : quelle en est la signification?

II.-L'analyse de la fable.-**1°** La encore, l'action est très simple : quelles en sont les diverses phases? a) Le coche monte péniblement site cote et se fronus dans une situation difficile; b) L'intervention de la mouche; c) L'arrivde du coche au haut de la montés (un ensemble de trois tableaux).- La fable comprend une quatrième partie : les réflexions de l'auteur, — les quatre derniers vers:**2°** Indiquez les circonstances qui expliquent la difficulté de la montée chemin montant, — sablonneux, — malaisé, — exposé au soleil:- SEX - forts chevaux): **3°** De quelle manière se manifeste l'activité importune de la mouche? **4°** De quoi se plaint-elle? Contre qui dirige-t-elle ses critiques? **5°** Ne s'attribue-t-elle pas le mérite de la difficuuld uainta? (Respirons maintenant...); **6°** A qui réclame-t-elle le salaire de son travail? **7°** Ne semble-t-il pas que La Fontaine, si calme d'ordinaire, ait été vivement agacé par les agissements des importuns? (Et, partout importuns, devraient dire chassis.)

III.-Le style:-les expressions.-**1°** Indiquez un certain nombre de vers expressifs, qui donnent au lecteur l'impression nette des différentes situations qui s'offrent à lui, dans la table : Six foris chevaux tiraient un coche (Impression d'efforts saccadés et pénibles): L'attelage Shail, soufflait etait rendu (impression d'oppression et d'épuisement); Un moniche survient, des chevaux s'approche (impression de vivacité et de légèreté):

Pique l'on, pique l'autre...(impression de mobilité et d'importunité).-(Faire remarquer que, dans les fables de La Fontaine, le mouvement du rythme et l'harmonie des mots sont toujours appropriés aux tableaux présentés par le poète.)-
2°Indiquez la signification des épithètes: montant, sablon71814x, malaisé, au soleil exposé:
3°Que marque l'hiatus qui se trouve dans : la coche arriva au haut?

IV.-La grammaire.-**1°**Indiquez les mots de la même famille que coche, - mouche: **2°**Trouvez un synonyme de importun;

Le Chat, la Belette et le Petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin

Dame Belette, un beau matin,

S'empara : c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates, un jour 5

Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,

Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.

La Belette avait mis le nez à la fenêtre. 10

« O Dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?

Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà! Madame la Belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays. » 15

La dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

« C'était un beau sujet de guerre,

Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant!

Et quand ce serait un royaume, 20

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »

Jean Lapin alléguait la coutume et l'usage : 25

« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis. »

« Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Or bien, sans crier davantage, 30

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chatte-mite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas. 35

Jean Lapin pour juge l'agrée.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

**Grippeminaud leur dit :« Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. » 40
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose. ".
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre. 45
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.**

(LA FONTAINE, livre VII, fable 16.)

EXEMPLE D'EXPLICATION

I.-L'ensemble.- 1°**Nature du morceau** : une fable. On appelle fable ou apologue, un petit récit, en prose ou en vers, destiné à démontrer par l'expérience ou par l'exemple, un précepte de morale. – Ce genre a été connu et pratiqué dès la plus haute antiquité, en Orient, en Égypte, en Grèce, en Italie. La littérature française du moyen âge nous offre un très grand nombre de recueils appelés Y sopets (du nom d'Esopé, fabuliste grec), et l'on peut dire aussi que le fameux Roman du Renard n'est qu'une suite de fables. — Dans la fable, on fait le plus souvent agir et parler des animaux, qui symbolisent les vertus ou les vices de l'humanité. Le meilleur fabuliste est celui qui, tout en incarnant chez le renard, le loup, le lion, etc., des caractères humains, sait cependant conserver à ces animaux les traits essentiels et les mœurs de leur espèce. Nul n'y a mieux réussi que La Fontaine.

2°**Sources de cette fable** : La Fontaine a tiré ce sujet du Livre des Lumières, recueil oriental dont une traduction avait été publiée, en France, en 1644. Il s'agit, dans l'original, du débat de deux oiseaux, qui vont consulter un chat; ce dernier personnage est le seul dont le caractère soit un peu développé, et La Fontaine a pu emprunter à son modèle quelques traits descriptifs ainsi que le petit discours final. Mais au fabuliste français revient le mérite d'avoir créé la belette et le lapin.

II.-Plan de la fable.- Les caractères. — Toute fable de La Fontaine est un petit drame, qui a son exposition, ses péripéties, son nœud, et son dénouement. Il importe donc de bien marquer l'enchaînement logique des parties, et d'étudier l'art à la fois simple et savant avec lequel le poète sait graduer l'action et soutenir l'intérêt. - 1° Dans la fable qui nous occupe, l'exposition comprend les vers 1 à 7. La Fontaine nous met en présence d'un fait : dame Belette a profité de l'absence d'un jeune lapin pour s'installer dans son terrier. On se demande aussitôt : « Que va dire, que va faire le lapin, quand, au retour de sa promenade

matinale, il trouvera son logis occupé? » — 2° Notre curiosité est bientôt satisfaite : aux vers 8 et 9, nous voyons revenir le lapin; cette transition nous amène au premier épisode (ou à la première péripétie), à savoir la discussion entre Jeannot Lapin et la belette. En un dialogue qui s'étend du vers 11 au vers 29, La Fontaine nous expose les raisons contradictoires du propriétaire et de l'usurpatrice. La belette croyait sans doute qu'elle triompherait plus aisément du naïf lapin; celui-ci se défend très bien. Aussi se décide-t-elle (v. 30-31) à porter le différend devant un arbitre, Raminagrobis. — 3° Ces vers 30-31 sont donc une transition vers une seconde péripétie, — le décor change; - un personnage nouveau est introduit; — et nous sentons toute l'importance de ce personnage, de qui sans doute va dépendre le dénouement, quand nous voyons le poète arrêter sa narration, suspendre son petit drame, pour nous faire en quatre vers (32-35) le portrait de Raminagrobis. Ce portrait est inquiétant; nous soupçonnons quelque surprise. Ainsi, même quand l'action proprement dite semble interrompue, l'intérêt de curiosité ne cesse de progresser. - 4° La troisième péripétie, ou le nœud, comprend les vers 37 à 41 : arrivée du lapin et de la belette, petit discours du chat, confiance des plaideurs. L'action se resserre; le dénouement approche. — 5° Ce dénouement occupe les vers 42 à 45. Le chat « met les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre ». La solution est brusque, surprenante; mais, quand nous y réfléchissons, nous sentons qu'elle a été savamment préparée, et surtout qu'elle est conforme aux caractères, ce qui est la qualité essentielle d'un dénouement. Le poète n'ajoute rien à ce geste de la fin; avec sa sobriété accoutumée, il laisse au lecteur le soin de compléter ce tableau.

III.-Le style.- Tout en analysant l'action, et surtout les caractères, nous avons déjà signalé les qualités essentielles de ce style : la propriété (d'où naît la variété), le pittoresque et l'esprit. — a) Il y a propriété, quand le poète emploie pour désigner un objet, une personne ou un sentiment, un terme à la fois si juste et si simple, qu'on ne saurait, sans altérer le fond des choses, remplacer ce terme par un autre : ainsi les épit

thètes dont use La Fontaine pour caractériser ses trois personnages. - b) Le style est pittoresque (d'un mot italien qui signifie peinture), chaque fois que le mot évoque pour l'oeil (et aussi pour l'ouïe et pour le toucher) une image ou une sensation réelle : ainsi les expressions qui décrivent le manège du lapin, celles qui analysent les gestes du chat. — c) Enfin, ce style est spirituel; mais l'esprit de La Fontaine n'a rien d'affecté; il est toujours en rapport avec le sujet, et il contribue à mieux faire comprendre soit l'action, soit les caractères. Ainsi, au v. 1, pourquoi La Fontaine parle-t-il du palais d'un jeune lapin? Ce mot n'est-il pas ici une fausse élégance? Non; palais crée tout de suite dans notre pensée un contraste amusant et touchant; un écrivain moins concis dirait : « Un jeune lapin possédait un terrier qu'il considérait naïvement comme un véritable palais.... Quelle ne fut pas sa douleur de le voir, un jour, occupé par une belette! » Et tout cela, le fabuliste le suggère par un seul mot. - Au vers 4, c'est une réflexion à la fois spirituelle et naïve que : « Le maître absent, ce lui fut chose aisée. » — Au vers 6 : «... il était allé faire à l'Aurore sa cour » n'est pas un vain souvenir mythologique, destiné à illustrer la description. On songe aux courtisans qui se rendent au lever du Roi. Heureux lapin, qui va faire sa cour à l'Aurore, parmi le thym et la rosée! - Vers 10, il est question de la fenêtre du terrier : le mot est spirituel, comme, plus haut, palais; le même trou sert d'entrée, de sortie, de fenêtre. — L'exclamation du lapin (vers 14) : « Que l'on déloge sans trompette », sent la fanfaronnade enfantine. — Et vers la fin, l'expression : le bon apôtre, appliquée au chat juste au moment où celui-ci va croquer les deux plaideurs, est d'une spirituelle malignité. On peut aussi analyser en détail un certain nombre de mots dont le sens a quelque peu varié, ou de tours grammaticaux propres à la langue du dix-septième siècle. Mais les notes des éditions de La Fontaine y suffisent amplement, et nous n'avons pas à y insister.

IV.-La morale.- Toute fable de La Fontaine a une morale, soit formulée au début ou à la fin, soit latente (c'est-à-dire se

dégageant d'elle même). Dans la fable qui nous occupe, la morale forme une conclusion, en deux vers :

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois

Les petits souverains se rapportant aux rois.

Le poète avait fait la même réflexion, en la développant davantage, à la fin de la fable intitulée les Voleurs et l'Ane (I, 13), et là, il nommait le Transylvain, le Turc et le Hongrois, par allusion à de récents événements de la diplomatie européenne, alors sensationnels. Il aurait pu signaler également la politique des Romains à l'égard des rois de l'Orient; le Sénat cherchait même à provoquer des contestations entre petits États, afin d'intervenir et de jouer le rôle du « troisième larron ». — Mais la morale de notre fable s'applique aussi, dans la pensée de La Fontaine, à la plupart des procès. Le portrait de Raminagrobis rappelle les satires traditionnelles contre les juges. Au livre IX, fable 10, le poète nous montrera Perrin Dandin partageant entre deux plaideurs une huître dont ceux-ci se disputent la possession: Dandin mange l'huître, et leur donne à chacun une écaille. C'est en quelque sorte, sous une forme plaisante, la même conclusion que dans le Chat, la Belette et le petit Lapin. On aurait tort de voir ici une attaque sérieuse et directe contre la magistrature du dix-septième siècle. Tout en raillant, comme Racine dans les Plaideurs, les erreurs et les abus de la justice, La Fontaine veut surtout détourner les hommes de la manie des procès. Ici comme ailleurs, sa morale est toute d'expérience et de conseil. « Évitez les procès, semble-t-il dire; quel qu'en soit le résultat, vous êtes toujours plus ou moins dupé. »

BOILEAU (1636-1711).

1.Vie de Boileau.- Nicolas Boileau-Despréaux est né à Paris, le 1^{er} novembre 1636 (l'année où fut joué le Cid). Il était le quinzième enfant de Gilles Boileau, greffier au Parlement de Paris. A la mort de son père, en 1657, il renonça à la profession d'avocat et se voua entièrement à la poésie, avec l'indépendance que lui donnaient à la fois son caractère et sa modeste mais solide fortune.

Dès 1660, il écrivit des satires, et il continua jusqu'en 1669 à combattre les mauvais poètes et à défendre ceux que la postérité a reconnus pour les plus grands. C'est la première période de sa vie littéraire. La seconde s'étend de 1669 à 1677 elle comprend les Epîtres, les quatre premiers chants du Lutrin, l'art poétique. Boileau réside alors le plus souvent dans sa maison d'Auteuil, il y reçoit ses amis : Molière, Racine, La Fontaine, Chapelain, Furetière. Protégé et aimé par le Roi, il n'en accepte une pension qu'en 1676; et, en 1677, il est nommé historiographe en même temps que Racine. - La troisième période, de 1677 à 1711, est celle pendant laquelle Boileau compose ses derniers ouvrages en vers, quelques satires et épîtres, les chants V et VI du Lutrin. L'Académie ne songeait point à lui; elle était pleine encore des écrivains qu'il avait ridiculisés : le Roi l'imposa en 1684. Il fut alors très occupé par la querelle des anciens et des modernes, à partir de 1687. A la fin de son existence, survivant à tous ses amis, accablé d'infirmités, il était devenu morose et chagrin.

Il mourut le 13 mars 1711, et fut inhumé dans la Sainte-Chapelle. Un imposant cortège accompagnait ses modestes funérailles. Il avait donc bien des amis, s'écria un passant, cet homme qui disait du mal de tout le monde! Depuis 1819, les restes de Boileau ont été transportés à l'église Saint-Germain-des-Prés.

2. Les Satires.- Nous avons de Boileau douze satires, dont les principales sont : la Satire II à Molière (Sur la difficulté de trouver la rima): - la Satire III (le Repas ridicule); - la Satire V, à Dangeau (Ste la noblesse); - la Satire VI (les Embarras de Paris): - la Satire VII (Sur le genre satirique): la Satire IX (son Esprit).-On peut diviser les satires en trois groupes : les satires bourgeoises, où Boileau peint et raille les moeurs de son temps; - les satires morales, où il expose des idées et des théories philosophiques; - les satires littéraires, où il ridiculise les mauvais poètes. Mais, à vrai dire, Boileau mêle sans cesse les trois genres.

3. Opportunité et influence des Satires de Boileau.

Trois excès s'étaient manifestés dans la poésie française : la préciosité, l'emphase et le burlesque; et chacune de ces déformations de la nature était représentée, vers 1660, par des poètes influents. Nous nous imaginons volontiers, de si loin, que les Benserade, les Cotin, les Chapelain, les Scarron, les Pradon, etc., étaient peu estimés d'une société qui applaudissait Corneille et savourait les Provinciales, et que Boileau s'est attaqué bruyamment, pour se faire à lui-même une réputation, à des écrivains que le bon sens public avait déjà exécutés. Mais c'est une erreur. Ces messieurs avaient pour eux les libraires, les grands seigneurs et l'Académie, l'Académie, où Boileau, répétons-le, ne fut reçu qu'après avoir publié presque tous ses ouvrages, et dix ans après l'art poétique, sur le désir formel de Louis XIV. - D'autre part, on sait combien ces grands classiques, installés depuis deux siècles dans une réputation indiscutée, les Molière, les Racine et les La Fontaine, furent combattus par des cabales d'auteurs ou de gens du monde. L'opinion publique ne les a donc pas reconnus du premier coup. Elle a hésité entre Quinault et Racine, entre Boursault et Molière, entre Benserade et La Fontaine, C'est Boileau qui, avec une singulière sûreté de diagnostic, a proclamé dès le premier jour la supériorité du génie durable sur le talent à la mode,

Les droits de la critique (1667).

Dans la satire IX, A son Esprit, Boileau pose et résout avec une parfaite clarte la question des droits de la critique. De moment qu'un auteur s'expose au public, il doit s'attendre tout aussi bien au blâme qu'à la louange. On permet aux spectateurs de siffler, aux gens du monde de juger à tort et d'frauers: pourquoi le critique ne pourrait-il donner son avis sur un onurage imprimid? Mais aussi, c'est l'écrivain seul qui est justiciable de la sative; l'homme doit etre respecte. Ainsi compris, le rôle du critique est moral nécessaire.

Tous les jours, à la cour, un sot de qualité

Peut juger de travers avec impunité :

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà, 5

Peut aller au parterre attaquer Attila:

Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,

Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,

Qui, la balance en main, ne pèse les écrits. 10

Dès que l'impression fait éclore un poète,

Il est esclave-né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface, 15
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce,
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire! 20
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître,
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché; 25
Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En le blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi. 30
Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?

Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer que n'écrit-il en prose? 35
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux,
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète. 40
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère;
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits, 45
Ou'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier, 50
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe :

« Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne. »

Quel tort lui fais-je enfin! Ai-je par un écrit

Pétrifié sa veine et glacé son esprit?

Quand un livre au Palais se vend et se débite, 55

Que chacun par ses yeux juge de son mérite,

Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,

Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?

En vain contre *le Cid* un ministre se ligue:

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue. 60

L'Académie en corps a beau le censurer:

Le public révolté s'obstine à l'admirer.

La satire en leçons, en nouveautés fertile,

Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,

Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens, 65

Détromper les esprits des erreurs de leur temps.

Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,

Va jusque sous le dais faire pâlir le vice,

Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,

Va venger la raison des attentats d'un sot. 70

C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélia,

**Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre, 75
M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre,
Et, sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait voeu d'écrire.**

(Satire IX.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble.-Une pièce satirique : un passage de la satire IX, A son Esprit. -1° Quel important steet traite Boileau dans cette pièce de vers? 2° Un auteur peut-il songer à se soustraire à la critique de quiconque lit ses écrits? 3° La critique ne comporte-t-elle pas à la fois la louange et le blâme? 4° Pourrait-on refuser au critique littéraire le droit qu'a tout lecteur ou tout spectateur, -fut-il le plus ignorant, -de formuler son avis sur l'oeuvre qu'il lit ou à la représentation de laquelle il assiste? 5° Si le critique a le droit de juger toute oeuvre littéraire, n'a-t-il pas aussi un devoir) - Lequel? (Distinction importante à faire : l'homme et l'écrivain): 6° La lecture de la pièce étudiée vous intéresse-t-elle? (dire en quoi): 7° Quel en est le ton général?

II.-L'analyse du morceau.-1° Distinguez les différentes parties du morceau : a) Ce que peut faire impunément le sol de qualité, le clerc, le valet d'auteur, le copista; b) Soul, le critique littéraire ne pourrait-il rien dire? c) Distinction entre l'homme et l'écrivain; d) Utilité de la satire: qualités distinctives du poète satirique: 2° Quelle cuvre littéraire peut, chaque jour, juger impunément le sol de qualité? le clerc? 3° De qui le poète naissant est-il l'esclave-nd? 4° Quel service Boileau prétend rendu à un grand nombre d'auteurs, pourtant furieux contre lui? ligner l'ironie des vers): 5° Quel reproche lui adresse-t-on, et quel nom lui cite-t-on à l'appui? 6° Quelle est sa réponse? (l'indiquer avec précision): 7° Si un auteur a vraiment du talent, que peuvent contre lui les critiques d'un censeur? 8° Quelle est l'utilité de la satire? 9° Quelles sont les qualités propres du poete satirique? 10° Boileau a-t-il réuni ces qualités?

III.-Le style: les expressions.-1° Quelles vous paraissent être les qualités distinctives du style de Boileau, satirique? (correction, Concision, werve, ironie...): 2° Faites ressortir ces qualités par l'étude de quelques passages: 3° Ou a dit parfois de la langue de Boileau qu'elle est raide et contrainte : ce reproche est-il exact ici? - Montrez le mouvement et l'assance des vers :

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!... Qu'on vanda en Ini la foi, l'honneur, la probité...):4°N'y a-t-il pas, dans la pièce étudiée, de beaux vers, qui se fixent aisément dans la mémoire? Citez-en quelques-uns 5°Quel est le sens des expressions suivantes : un sot de qualité, - Horace, jetant le sel à pleines mains?

IV.-La grammaire.-1°Quelle est la composition des mots : ddcrtey et détromper?2°Indiquez un synonyme de tal, de lustve? 3°A quel temps et à quel mode est chacun des verbes contenus dans les cinq derniers vers? 4°Nature et fonction de chacun des mots suivants : qu'il faut suivre.

Sur l'utilité des ennemis (1677).

ÉPITRE A RACINE

Boileau veut consoler Racine des ennuis que lui a causés la cabale monde contre sa Phédre (1677), laquelle ne tarda pas cependant à triompher de la Phédre de Pradon. - Cette épître est le chef-d'œuvre de Boileau. Raison, sens critique, verve satirique, émotions même, toutes les qualités éparses dans ses autres ouvrages se trouvent réunies.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,

Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,

N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,

Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé 5

En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.

Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,

Entrainant tous les cours, gagner tous les suffrages.

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré

Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré, 10

En cert lieux contre lui les cabales s'amassent;

Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;

Et son trop de lumière, importunant les yeux,

De ses propres amis lui fait des envieux.

La mort seule ici-bas, en terminant sa vie, 15
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie :
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière, 20
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui, si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'oeuvre nouveau, 25
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu; 30
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,

On reconnut le prix de sa muse eclipsee. 35

**L'aimable comédie, avec lui terrasee,
En vain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.**

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique, 40

**Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,**

La calomnie en main quelquefois te poursuit. 45

**En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse:
Mais par les envieux un génie excité**

Au comble de son art est mille fois monté. 50

**Plus on veut l'affaiblir, plus il croit et s'élance :
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance:
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.**

Moi-même, dont la gloire, ici moins répandue, 55
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue. 60
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde.
Que d'un ceil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs. 65
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitot que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger. 70
Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.

Que peut contre tes vers une ignorance vaine? 75
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi per fide, incestueuse, 80
D'un si noble travail justement etonne,
Ne bénira d'abord le siècle fortune
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naitre sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs 85
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire;
Que l'auteur du fonas s'empresse pour les lire:
Qu'ils charment de Senlis le poète idiot,
On le sec traducteur du français d'Amyot; 90
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées:
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'l Chantilly Condé les souffre quelquefois;

Qu'Enghien en soit touché: que Colbert et Vivonne, 95
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
Et plât au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulât leur donner son suffrage! 100
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes récits;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zelés de toute uvre insipide,
Que, non loin de la placu où Brioché préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence, ni son, 105
Il s'en aille admirer le silvoir de Pradon.

(Ep. VII.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble.-Une épître fraternelle et consolatrice adressée à Racine après l'échec momentané de Phèdre. -1° Quelle est l'idée développée dans cette pièce (voir le titre): 2° Indiquez les arguments employés par Boileau pour la mettre en lumière : a) l'exemple de Corneille; b) l'exemple de Racine lui-même; c) son propre exemple, 3° Quelle est la conclusion naturelle de l'ensemble? (Profitez de la haine des envieux.... Imiter mon exemple...): 4° Boileau ne se montre-t-il que comme un partisan dans cette épître? 5° Montrez qu'il fait œuvre aussi de critique (ses vers émus sur Molière; - appréciation de l'œuvre de Racine: ses traits satiriques dirigés contre les mauvais écrivains), 6° La postérité a-t-elle ratifié le jugement de Boileau?

II.-L'analyse de l'Épître.-1° Distinguez les différentes parties de l'épître : a) Rappel du dernier triomphe de Racine, IPHIGÉNIE; b) Envie excitée par le génie et que la mort seule peut calmer ; - exemple de Molière; c) Service rendu au public par les deux auteurs - exemples de Corneille, de Racine, de Boileau; d) Jugement sur PHÈDRE; e) Attaques dirigées contre les partisans de Pradon : 2° Pourquoi, au début de l'épître, Boileau, évitant de rappeler l'échec de Phèdre, évoque-t-il le souvenir de l'un des grands succès obtenus par Racine? (délicatesse de sentiment, cher Boileau): 3° À quel moment seulement parle-t-il de Phèdre? Quel vous paraît être le caractère des vers consacrés à Molière? « Beaux vers sur lesquels a dû tomber une larme vengeresse, une larme de Boileau » (Sainte-Beuve): 5° Montrez que la verve satirique du poète s'éveille dans la dernière partie de l'épître (Le dernier trait réservé à Pradon...).

III.-Le style: les expressions.-1° Montrez que l'exactitude et la précision sont les qualités dominantes du style de Boileau (étudiez particulièrement, à cet égard, le passage consacré à Molière : Avant qu'un pes de terre - obtenu par prière, pour jamais sous la tombe - enferme Molière...); 2° Ces vers ne sont-ils pas empreints d'une émotion contenue? Dans lesquels est

surtout marquée cette émotion? 3° Il est un assez grand nombre de vers, dans cette épître, qui se gravent facilement dans la mémoire: citez-en quelques-uns; 4° Quel est le sens des expressions suivantes : Naissances pièces, - pâles envieux?

IV.-La grammaire.-1° Indiquez un nom de la même famille que chacun des verbes suivants: mouvoir, donner, ravir, gagner, diffamer; 2° Quels sont les mots de la même famille que génie? 3° Distinguez les propositions contenues dans le passage commençant par Jamais Iphi. génie.... (4 vers); 4° Nature et fonction de chacun des mots suivants: Que tu sais bien, Racine....

Discours de la Mollesse à la Nuit (1873).

Les procédés spigues, allégorie et merveilleux, si conventionnels et si fades dans les épopées modernes, deviennent piquants dans une spirituelle parodia comme le Lutrin -du chant II de ce podme, la Nuit va raconter à la Mollasse l'entreprise du prélat qui fait replacer pendant la nuit un lutrin, dans la Sainte-Chapelle, devant la place occupée par le chantve. On remarquera, dans les vers qui suivent, un habile dloge de Louis XIV et de l'Église.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,

La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,

Ouvre un ceil languissant, et, d'une faible voix,

Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :

O Nuit, que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre 5

Souffle dans tous les cours la fatigue et la guerre?

Hélas qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,

Ou les rois s'honoraient du nom de fainéants,

S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,

Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire

(ou d'un comte? 10

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour;

On reposait la nuit, on dormait tout le jour.

**Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre boufs attelés, d'un pas tranquille et lent, 15
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits. 20
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace:
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire, 25
Ne se plait qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux, d'odce prince m'exile
Que l'Eglise du moins m'assurait un asile; 30
Mais en vain j'espérais y regner sans effroi:
Moines, abbis, prieurs, tout s'arme contre moi**

**Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie;
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établies
Le Carme, le Feuillant, s'endurcit aux travaux, 35
Et la regle déjà se remet dans Clairvaux.
Citeaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidele;
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si cheri vient encor me chasser! 40
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si nains forfaits préteras-tu ton ombre?
Du moins ne permets pas... La Mollesse, oppressée,
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort, 45
Soupire, étend les bras, ferme l'oil, et s'endort.**

(Le Lutrin, chant II.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble.- Un fragment du Lutrin, poème héroï-comique.

1° Comment Boileau fut-il amené à écrire le Lutrin ? 2° Que venait de raconter la Nuit à la Mollesse ? 3° Sous quelle forme se présente la réponse de la Mollesse à la Nuit ? 4° Quel est le ton général de cette réponse ? 5° Pourquoi la Mollesse n'achève-t-elle pas son discours ? 6° Quel intérêt trouvez-vous à la lecture de ce morceau ?

II.-L'analyse du morceau.- 1° Le discours de la Mollesse forme un tout bien coordonné : n'est-il pas possible cependant d'en distinguer les différentes parties ? a) Le regret qu'exprime la Mollesse de ne plus être utile à l'époque des rois faindants ; b) Les tourments que lui causent l'activité infatigable du roi et la réforme de la discipline dans les ordres religieux ; c) Sa prière à la Nuit. 2° Pourquoi la Mollesse s'interrompt-elle vingt fois en parlant ? 3° Quel contraste marque-t-elle dans son existence à deux époques différentes ? 4° Montrez qu'elle fait, sans le vouloir, de Louis XIV et de l'Église. 5° D'où va-t-elle être chassée ? 6° Quelle prière (inachevée) adresse-t-elle à la Nuit ?

III.-Le style; - les expressions.- 1° Montrez que Boileau emploie les mots qui peignent véritablement la Mollesse (Elle ouvre un œil languissant.... Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort) : 2° Faites remarquer également que le langage de la Mollesse est bien celui qui convient à son caractère (Elle laisse tomber ces mots : ... O reposait la tête, On dormait tout le jour...) : 3° Commentez le vers suivant : L'été n'a point de fét, hier n'a point de glace : Quel est le sens des expressions suivantes : les bruyantes italiennes des tentes, sa veillante audace :

IV.-La grammaire.- 1° Quel est le contraire de chacun des mots suivants : mollesse, fatigue, guerre ? 2° Indiquez la composition des mots impitoyable et infatigable : 3° Distinguez les propositions contenues dans les quatre premiers vers du

morceau:-nature de chacune d'elles ;4°Indiquez les compléments des verbes, dans ce même passage:-nature de chacun d'eux.

PASCAL ET PORT-ROYAL

1.Vie.-Blaise Pascal est né à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623. Son père, alors président de la cour des aides de Montferrand, était un homme très intelligent et très savant, qui donna son fils, et ses deux filles (Gilberto, devenue Mme Porier, et Jacqueline, devenue religieuse à Port-Royal) une solide instruction. Le jeune Blaise marquait de telles dispositions pour les mathématiques, que son père dut même modérer son ardeur, et lui faire interrompre momentanément l'étude de la géométrie, l'enfant aurait reconstitué, de mémoire, les trente-six premières propositions d'Euclide. A seize ans, Blaise Pascal écrivit un Traité des sections coniques qui excita, dit-on, la jalousie de Descartes. Il inventait, peu après, la machine arithmétique.

Cependant, M.Pascal le père était depuis 1639 intendant de la généralité de Rouen. Dans cette ville, il fit la connaissance de deux gentilshommes jansenistes, qui le gagnèrent, lui et sa famille, leurs doctrines. C'est alors, vers 1648, la première conversion de Pascal, c'est-à-dire sa conversion au jansénisme: ce qui ne l'empêche pas de continuer ses études scientifiques et de faire ses célèbres expériences sur le vide, au sommet du Puy de Dôme et à la tour Saint Jacques à Paris. Mais sa santé très précaire l'oblige à interrompre tout travail cérébral, et pendant deux ans il fréquente le monde : c'est ce que l'on appelle la période mondaine de sa vie (1652-54). La seconde conversion de Pascal a lieu en 1654. peut-être à la suite d'un accident de voiture sur le pont de Neuilly. Mais, là encore, conversion veut dire simplement que Pascal, toujours excellent chrétien, monte d'un degré dans la dévotion, et surtout devient de plus en plus janséniste.

Il se retire alors à Port-Royal, et en 1656 il entreprend, pour défendre ses amis, les Provinciales. A partir de 1658, Pascal, de plus en plus malade, se contente de réunir des matériaux pour le grand ouvrage qu'il médite : l'Apologie de la religion chrétienne.

Mais il meurt, après quatre années d'une lente agonie, chez Etienne Perier, son beau-frère, le 19 août 1602, sans avoir pu exécuter son projet.

2. Les Provinciales.-On appelle ainsi dix-huit lettres, publiques successivement par Pascal, du 23 janvier 1656 au 24 mars 1657. Ce sont leur vient de ce que l'auteur avait donné pour titre à la première : Lettre de Louis de Montalte de Provincial de ses amis. Pascal voulait d'abord défendre son maître et ami Arnauld, expulsé de la Sorbonne (où il enseignait et siégeait comme docteur en théologie) pour s'être attaché aux doctrines d'un évêque d'Ypres, Jansenius, qui avait composé un livre sur la grâce. Puis il généralise, il élève la question; et, s'adressant aux Jésuites, il leur reproche d'enseigner une morale trop complaisante, dans leurs livres de casuistique (étude des cas de conscience). Sans aborder questions de doctrine traitées dans les Provinciales, disons seulement que ces lettres sont des chefs-d'œuvre d'esprit, de verve et d'éloquence. Pascal a l'art d'exposer clairement, de discuter en avocat subtil, de mettre en scène ses adversaires comme dans une véritable comédie: bien plus, il se passionne pour sa cause, et après avoir agréablement badiné, il atteint aux accents de la plus sublime éloquence. Les Provinciales sont, pour la variété et pour la fermeté du style, le premier en date des chefs-d'œuvre de la prose classique.

3. Les Pensées.-Pascal laissait, en mourant, d'abondantes notes préparées en vue du grand ouvrage qu'il méditait, une Apologie du christianisme. Ses héritiers, qui en sentaient tout le prix, les firent coller sur des registres, puis recopier (car elles étaient presque illisibles), et essayèrent de les publier. Ce fut une tâche très ardue: d'une part, on ne pouvait reconstituer que par conjecture le plan général de l'ouvrage; d'autre part, ces notes étaient souvent hâtives, d'un tour hardi et primesautier, souvent aussi raturées, surchargées de renvois. Aussi la première édition, parue en 1670, n'est-elle pas entièrement conforme au texte original. C'est seulement au dix-neuvième siècle, que les érudits

ont revu avec soin le manuscrit de Pascal, et donné des éditions complètes et correctes.

Il est presque impossible de reconstituer le plan de cet ouvrage resté l'état d'ébauche. On sait seulement que Pascal le destinait non pas aux chrétiens dont la foi a besoin d'être soutenue et fortifiée, mais à ceux qu'on appelait alors libertins et qui faisaient profession d'impiété. Aussi voulait-il, pour les toucher, user d'une méthode logique et scientifique. Il leur faisait, d'après le sceptique Montaigne, une analyse de l'homme, constatait que celui-ci était la fois misérable et grand, destiné à la mort et avide d'infini: bref, qu'on trouvait en lui une énigme. Il conviait le libertin à l'étude de cette énigme; il n'en découvrait la solution dans aucun des systèmes philosophiques; il arrivait enfin, comme si la curiosité seule l'y poussait, au christianisme, et là il constatait que les dogmes fondamentaux de cette religion expliquaient toutes les difficultés de la question. Pascal aurait ajouté des preuves théologiques et historiques.

4.Style de Pascal.-Nous avons déjà signalé quelques-uns des mérites du style des Provinciales. Mais quand on considère le livre à sa date, on en sent mieux la valeur relative. Selon Voltaire, c'est le premier livre de génie qu'on vit en prose, Et Voltaire ajoute: Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. Jamais, en effet, le vocabulaire français n'avait eu ce degré de propriété; jamais écrivain n'avait passé plus aisément de l'ironie à l'éloquence, et n'avait donné à ce point la sensation du naturel en tous les genres. Si des Provinciales on va aux Pensées, l'admiration redouble. Dans ces fragments, en effet, Pascal n'est plus seulement un pamphlétaire de génie, un orateur véhément: il est un poète. Son imagination lui suggère des images égales à celles de nos plus grands lyriques. Ses souffrances physiques et morales ont laissé des traces dans ce premier jet vigoureux et brisé, dans ces lambeaux d'arguments et dans ces cris d'angoisse ou d'espérance. Sans doute, quelques-uns regretteront que l'Apologie de Pascal n'ait pas été achevée. Mais nous y aurions

perdu un monument unique de l'âme française et chrétienne au xvii^e siècle. L'œuvre terminée aurait eu la perfection des Provinciales, mais n'eut pas révélé l'écrivain à la fois le plus passionné et le plus naturel de notre langue. Il a fallu un hasard, une surprise, pour arracher à ce xvii^e siècle ennemi de la littérature personnelle deux chefs-d'œuvre qui ont la valeur des esquisses de Vinci et de Michel-Ange : les Pensées de Pascal et les Sermons de Bossuet.

Les deux Infinis (publié en 1870).

Pour faire sentir à l'homme Comment se pose le problème redoutable de ses origines et de sa destinée, Pascal lui montre la fois sa grandeur et sa petitesse.

... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute majesté: qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enlever nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais, pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné: et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donde entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé

à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car, enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable: également incapable de voir le néant dont il est tiré et l'infini où il est englouti.

(Ed. Havet, I, 1; éd. Brunshwicg, Section II, n° 72.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble- : le fond.-Une admirable page des Pensées.

1° Quel redoutable problème essayait de résoudre Pascal en jetant sur le papier les notes qui furent recueillies après sa mort et dont l'ensemble fut publié sous le titre de Pensées? (les origines de l'homme, sa destinée...): 2° Devant quel infini place-t-il l'homme, tout d'abord? - Devant quel autre infini le place-t-il ensuite? 3° Quelle est l'impression de l'homme en présence de ces deux infinis? (relever les expressions il s'effraya de soi-même...; il trembla dans la vue de ces merveilles.... il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption...): 4° Avec quelle netteté saisissante Pascal, en terminant, définit-il l'homme?

II.-L'analyse du morceau.-1° Distinguer les différentes parties du morceau deux parties symétriques, qui s'opposent l'une à l'autre: a) L'infini de grandeur: b) L'infini de petitesse, puis,

la conclusion : Ce qu'est l'homme entre ces deux infinis).- 2° A quelle comparaison a recours Pascal pour montrer l'infini de grandeur? 3° De quel exemple se sert-il pour mettre sous les yeux de l'homme l'infini de petitesse? (dire avec quels instruments on peut étudier les êtres et les corps microscopiques): 4° Que veut montrer Pascal, dans la conclusion? (les deux derniers alinéas).

III.-Le style;-les expressions.-1° Montrez que la précision est l'une des qualités principales du style de Pascal (insister sur

l'emploi d'expressions empruntées à la langue de la géométrie et des sciences, une sphere, la centre, la circonférence... - un ciron, des jointures, des veines... dire si Pascal n'était qu'un profond moraliste): 2° Le style de Pascal n'est-il pas aussi remarquable par l'abondance et la richesse de images? (Un critique contemporain a dit de Pascal qu'il a de l'imagination comme un peintre et l'on pourrait ajouter comme un poète: relever quelques images (cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle..., le monde visible n'est qu'en fait

imperceptible... l'homme entre ces deux abîmes...):**3°**Quelle figure de style & employée Pascal dans la première de ces images?**4°**Quel est le sens de l'expression after NOS Conceptions?**5°**Que signifie ici le mot canton? (est-ce la signification habituelle?)**6°**Qu'est-ce qu'un atome? - raccourci d'atomie?

IV.-La grammaire.-**1°**Indiquez la composition des mots infini, imperceptible,impendirable:**2°**Trouvez un synonyme de contempler.-de enfier:**3°**Distinguez les propositions contenues dans la première phrase du morceau, et indiquez la nature de chacune d'elles; - (la proposition principale est-elle exprimée?)

BOSSUET ET L'ÉLOQUENCE

I.-La Prédication avant Bossuet.

Le seul genre d'éloquence qui se soit développé au XI^e siècle est l'éloquence de la chaire, c'est-à-dire le sermon et l'oraison unanime. Le sermon n'est pas un genre littéraire. Le prêtre qui parle du haut de la chaire chrétienne doit se proposer uniquement l'instruction et l'amendement de ses auditeurs. Mais, outre que la vanité humaine ne perd jamais ses droits, et que le prédicateur n'est pas forcé de manquer de talent ou même de génie, il faut bien admettre que l'art de persuader puisse augmenter l'efficacité du sermon.

Avant Bossuet, on avait déjà tenté d'introduire dans le sermon la simplicité et la dignité que les prédicateurs du XVI^e siècle semblaient en avoir bannies. Mais le véritable réformateur de l'éloquence sacrée fut Bossuet.

II.- BOSSUET (1627-1704).

1.Vie.-Jacques-Bénigne Bossuet est né à Dijon, le 27 septembre 1627. d'une famille parlementaire . Il fit ses études d'abord chez les Jésuites de sa ville natale, puis à Paris au collège de Navarre, et il se distingua de bonne heure à la fois par son intelligence et par sa puissance de travail. - Ordonné prêtre en 1650,il alla résider Metz, avec le titre d'archidiacre de Sarrebourg: et jusqu'en 1659, il y prononça de nombreux sermons et panegyriques. Là aussi il commença à rédiger des ouvrages de controverse, pour ramener à l'Eglise les nombreux protestants et israélites qui habitaient la Lorraine. En 1659. il vient s'établir à Paris, et jusqu'en 1670, il y prêche des dimanches et des Carêmes. En 1669, il avait été nommé évêque de Condom (Gers): mais il s'était démis de son évêché pour accepter la place de précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV. Absorbé par ce préceptorat, Bossuet ne prêche plus que rarement, mais il prononce plusieurs oraisons funèbres., En 1684.il devient

évêque de Meaux. Il publie, en 1688, l'Histoire des variations des Eglises protestantes et les Avertissements aux protestants (1689-1691). De 1694 à 1699, son activité est presque entièrement absorbée par l'affaire du quiétisme. Il meurt le 12 avril 1704.

Il ne faut pas se représenter un Bossuet violent et hautain. C'était un homme simple, sans aucune vanité littéraire, n'ayant jamais écrit que pour agir, éloquent presque malgré lui, et par cela même le plus grand et le plus varié de nos orateurs.

2.Les « Sermons » de Bossuet.- Bossuet, nous venons de le voir, a prêché pendant la plus grande partie de sa vie, d'abord à Metz, puis à la Cour, devant Louis XIV, enfin à Meaux. Mais il n'a jamais publié ses Sermons; c'est après sa mort que l'on a retrouvé ses manuscrits, à l'état de brouillons, et que l'on a pu en donner des éditions. - Parmi ses plus beaux sermons, il faut signaler : l'Honneur du monde, la Passion, l'Impénitence finale, l'Ambition, la Mort, les Devoirs des rois, la Justice, l'Unité de l'Église.

3.L'éloquence de Bossuet dans les «Sermons.» _Bossuet a exposé lui-même sa théorie de l'éloquence sacrée dans le Panegyrique de saint Paul et dans le Sermon sur la Parole de Dieu. Il s'élève à la fois contre les prétentions littéraires des orateurs et contre la curiosité des auditeurs. Le sermon prononcé dans une église, et au milieu d'une cérémonie religieuse, doit être simple, sévère, émouvant; et les auditeurs doivent l'écouter avec respect et surtout avec le désir d'en profiter. Cette théorie tout évangélique semble vouloir bannir l'éloquence. Mais, comme le dit Pascal, la véritable éloquence se moque de l'éloquence . Celle de Bossuet, nourrie de la Bible, frappe d'abord par ce ton d'autorité qui est celui des Prophètes et des Pères de l'Eglise. De plus, Bossuet est un moraliste profond et droit: ses sermons peuvent être étudiés comme un tableau saisissant de la société du XVIIe siècle. Et surtout, Bossuet a une imagination puissante qui, venant s'ajouter à sa foi et à son érudition, fait de lui un véritable poète lyrique.

4. Les Oraisons funèbres.-Dans cette expression, oraison signifie simplement discours. Ce genre remonte à la plus haute antiquité; on a toujours célébré les vertus et les exploits des grands hommes au jour de leurs funérailles. Mais quand Bossuet fut appelé à prononcer des discours de ce genre, il eut à réagir contre les plus fâcheuses traditions; car l'oraison funebre s'était peu à peu transformée en un panegyrique outré, mensonger, tout à fait indigne de la chaire chrétienne. Il en prononça douze, dont les principales sont: Henriette de France, reine d'Angleterre (1669), d'Angleterre, duchesse d'Orléans (1670), Marie-Thérèse, reine de France (1683), Condé (1687). Bossuet renouvela l'oraison funebre en y introduisant l'histoire et le sermon:-

a) L'histoire. Bossuet s'est toujours scrupuleusement documenté sur les personnages dont il avait à prononcer l'éloge funebre; il connut d'ailleurs par lui-même Henriette d'Angleterre, Marie-Thérèse, Condé; sur les autres, il se fait donner des mémoires et des lettres. Bossuet profite du rôle joué par ces princes, princesses, hommes d'Etat, etc., pour tracer un large et magistral tableau des événements au milieu desquels ils ont passé leur vie : révolution d'Angleterre, Fronde, guerres de Louis XIV, etc. Il trace des portraits : Cromwell, Mazarin, Turenne, etc.... Mais il subordonne toute l'histoire à l'action de la Providence; et il ne s'interdit pas de faire des allusions, très vivement senties par les contemporains, à des fautes (Condé) ou à des faiblesses (Charles I^{er}) -

b) Le sermon. Chaque oraison funebre peut être considérée comme un sermon, où le défunt sert d'exemple illustre. Aussi Bossuet a-t-il pu souvent insérer dans ses oraisons funèbres d'importants passages de ses sermons; et surtout chacun de ses discours peut être considéré comme un sermon: ainsi l'éloge d'Henriette de France est un sermon sur la Providence et sur les devoirs des rois: celui d'Henriette d'Angleterre, un sermon sur la Mort (la division correspond exactement au célèbre sermon de 1662): celui de Condé, un sermon sur l'Ambitions, sur l'Honneur du monde, etc.... Bref, on ne perd jamais de vue, au milieu de la biographie et de l'histoire, le but principal de l'orateur, qui veut et doit rester un prédicateur. Le style des Oraisons funebres est

plus travaillé, plus achevé que celui des Sermons. Il est, en général, d'une gravité et d'une noblesse soutenues. Mais on aurait tort d'en oublier les pages simples et familières : ainsi, la deuxième partie de l'oraison d'Henriette de France, la troisième partie de celle de Condé. Quelques-unes, comme celle de Marie-Thérèse, sont d'un ton qui rappelle les Méditations sur l'Évangile. Ainsi, dans ces œuvres d'apparat, et où Bossuet se sentait obligé à une certaine égalité de style, on trouve encore une étonnante variété.

Émotion produite par la mort soudaine d'Henriette d'Angleterre (1670).

Bossuet avait prononcé, le 16 novembre 1669, l'oraison funèbre d'Hen. dette de France, reine d'Angleterre moins de dix mois après, le 21 août 1670, il rendait le même devoir à Henriette d'Angleterre, sa fille, duchesse d'Orléans. Cette princesse était morte presque subitement, à Saint-Cloud, âgée de vingt-sept ans, au moment où elle était, par sa grace et par son intelligence, la véritable reine de la cour, Bossuet, avec un sens très pénétrant de l'actualité, et de l'exemple qu'on pouvait en tirer pour la conversion des grands, insiste sur la soudaineté de cette catastrophe, et en profite pour engager ses auditeurs à ne pas différer leur conversion, puisque la mort frappe sans les avertir ceux qui ne se croyaient pas exposés à ses coups.

Analyse. -- Bossuet prend pour texte ces mots de l'Écclésiaste: Vanité des vanités, tout n'est que vanité, et il divise son discours en deux parties; - Dans la première, il montre ce qu'une mort soudaine a ravi à Madame: beauté, jeunesse, esprit, tout lui a été enlevé. Dans la deuxième partie, il argumente ce qu'une sainte mort a donné à Madame, à savoir, le salut éternel en échange des vanités de la terre.

Le mérite original de cette Oraison funèbre est dans l'émotion sincère promise par Bossuet, qui connaissait et admirait Henriette, et qui a été frappé par sa mort précoce,

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas; pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos coeurs enchantés (l) de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le coeur de cette princesse : partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement.

Mais les princes et les peuples gémissaient en vain: en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise: Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam : « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais.

La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains.

Quoi donc elle devait périr si tôt! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup: Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs:le matin elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le savez:le soir nous la vimes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales!

...La voilà, malgré ce grand cour, cette princesse si admirable et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite. Encore,ce reste tel quel, va-t-il disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom; même celui du cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forre humaine, ne lui demeure pas longtemps, il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue :tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes!

Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre (2^e partie)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble;-le caractère général du morceau.-Un admirable récit de la mort d'Henriette d'Angleterre.-**1°** Quel vous paraît être le caractère général de ce récit? (bien voir qu'il est plutôt lyrique que narratif);**2°** N'est-ce pas l'émotion qu'éprouve Bossuet lui-même qui donne au récit ce caractère? (dire par quoi est suscitée cette émotion);**3°** Montrez que la sensibilité inspire à l'orateur chrétien des mouvements d'une émouvante éloquence (indiquer quelques-uns de ces mouvements);**4°** Comprend-on que l'effet produit par les paroles de Bossuet ait été très grand sur l'auditoire, et que cet auditoire, à certains moments, ait éclaté en sanglots?**5°** Quelle impression vous laisse à vous-même la lecture de ce morceau?

II.-L'analyse du morceau.**1°** Distinguez les deux parties essentielles du morceau : a) La leçon donnée par la mort de Madame; b) Le récit de sa mort;**2°** Quels sont les différents points développés par l'orateur dans le récit de la mort? (a) La nouvelle de la mort foudroyante de Madame: - b) On accourt à Saint-Cloud; c) Madame a passé comme l'herbe des champs d) La voilà telle que la mort nous l'a faite L'œuvre du temps, terrible vision de la lente décomposition et de la disparition du cadavre):**3°** Faites remarquer la gradation observée par l'auteur dans ce récit;**4°** L'oraison funèbre ne contient-elle pas toujours un enseignement? Quelle leçon Bossuet dégage-t-il de la mort de Madame?

III.-Le style: les expressions.**1°** Le style de Bossuet n'est-il pas rapide, entraînant? (le montrer à l'aide de quelques passages bien choisis);**2°** N'est-il pas souvent rythmé, et pour ainsi dire musical? (indiquer quelques phrases ou est marqué ce caractère);**3°** La langue de Bossuet ne se distingue-t-elle pas aussi par le mouvement et par l'abondance des images (relever quelques images; - montrer que Bossuet a l'imagination d'un poète);**4°** Son style s'est-il pas empreint, ici, d'une vive sensibilité?**5°** Quel est le mouvement d'éloquence qui nous

donne l'impression exacte de la mort foudroyante de Madame?
(quelle figure de style emploie ainsi Bossuet?)**6°**Indiquez le sens
du mot littérales (expressions si littérales !).

IV.-La grammaire.-**1°**Indiquez quelques mots de la même
famille que émotion,-néant,-chair:**2°**Distinguez les propositions
contenues dans la première phrase du morceau (nature de
chacune d'elles):**4°**Nature et fonction de chacun des mots
suivants : que nous regardons de si bas.

5. Bossuet précepteur du Dauphin et historien.- Le programme comprenait : - l'étude de la religion, par la lecture commentée de l'Écriture sainte, et l'histoire de l'Église; - celle du latin : grammaire, exercices, lectures d'auteurs, entre autres Virgile, Térence, César, Cicéron (remarquons ici que Bossuet ne lui fait pas lire les auteurs latins par parcelles, mais en entier, de suite); - la géographie, où il réserve une grande place à l'étude des mœurs: - l'histoire, et surtout celle de la France. Bossuet préparait lui-même chaque leçon d'histoire, et l'exposait au Dauphin. — Ajoutez à ces matières la philosophie, le droit romain, l'histoire naturelle, la physique et les mathématiques.- Pour remplir ce vaste programme, Bossuet n'était pas seul. M. de Montausier, gouverneur du Dauphin, lui avait adjoint des collaborateurs Huet et Fleury, pour les lettres et l'histoire, et Blondel pour les sciences. Mais, sauf pour les sciences (encore Bossuet étudia-t-il l'anatomie). Bossuet fit tout par lui-même, se remit à l'étude de la grammaire et des auteurs, rédigea des cours d'histoire qui témoignent pour le temps d'une sérieuse connaissance des sources, et se trouva en mesure, cette éducation finie, de publier le Discours sur l'histoire universelle (1681). La Politique tirée de l'Écriture sainte, le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, qu'il avait également écrits pour le Dauphin, parurent après sa mort, en 1709 et 1726. Le résultat de ces efforts fut, on le sait, presque négatif. Le Dauphin avait l'esprit lourd et apathique, et semble avoir peu profité des leçons d'un tel précepteur.

6. Le Discours sur l'histoire universelle (1681) n'est qu'une partie du vaste cours d'histoire écrit par Bossuet pour le Dauphin; la suite, annoncée dans la lettre à Innocent XI, et qui devait aller de Charlemagne au XVII^e siècle, n'a pas été rédigée, nous n'en possédons que des notes. - Ce Discours (latin *discursus*, exposé méthodique et suivi, sans aucun sens oratoire) embrasse les temps qui se sont écoulés, depuis la Création jusqu'à Charlemagne. Une première partie, intitulée les *Époques* et divisée en douze chapitres, est un résumé chronologique et synchronique des principaux événements-

dans une deuxième, intitulée *la suite de la Religion*, Bossuet expose comment, depuis Moïse, la religion chrétienne est préparée, et comment tout, dans l'ancienne loi comme dans la nouvelle, aboutit par une suite ininterrompue au triomphe de l'Eglise: - dans la troisième partie, les Empires, Bossuet étudie l'action de la Providence sur les grands empires de l'antiquité, et montre comment, absorbés l'un par l'autre, ces empires forment, sous le joug! des Romains, l'unité nécessaire à la diffusion de l'Évangile. - Bossuet historien reste toujours, ne l'oublions pas, théologien et éducateur: il le proclame lui-même au début et à la fin de son Discours. Mais cette réserve faite, on ne peut nier la solidité de sa documentation, la puissance et la largeur de ses vues, la sûreté avec laquelle il a analysé la Bible et caractérisé le peuple romain. Nous ne concevons plus l'histoire traitée de la sorte, mais nous devons rendre hommage à la loyauté et à la profondeur de Bossuet, qui, philosophe de l'histoire, doit être regardé, malgré la différence des moyens et du but, comme le véritable précurseur de Montesquieu.

7. Autres ouvrages de Bossuet.- a) Parmi les oeuvres de controverse, il faut signaler un des chefs-d'oeuvre de Bossuet toire des variations des Eglises protestantes (1688). Cet ouvrage, documenté avec autant d'érudition que de conscience, avait pour but de ramener à l'Eglise catholique les différentes sectes protestantes, en leur prouvant que cette Eglise seule avait conservé son unité et la véritable tradition. On peut y remarquer les portraits de Luther de Swingle, de Mélanchton, d'Henri VIII, de Calvin - Dans la même catégorie on peut ranger les Maxintes et rflexions sur la comédie (1694), véhémerte condamnation, au nom de la morale chrétienne, des ceuvres de théâtre.

b) Bossuet nous a laissé encore les Méditations sur l'Évangile et les Elevations sur les mystères, ouvrages écrits pour les religieuses de la Visitation de Meaux, et qui ne furent publiés que plus de vingt ans après sa mort. Enfin, il reste de lui

une vaste correspondance des plus précieuses pour la connaissance de l'homme et du directeur de conscience.

8.Style de Bossuet.- Bossuet avait l'énergie et la force de son style à la pratique quotidienne de l'Ecriture sainte et des Peres, Mais combien d'autres, à la même époque, ont fait les mêmes lectures, se sont nourris de la même moelle, et ne donnent, en aucune façon, l'impression du style de Bossuet! Toutes les définitions sont donc presque superflues : elles confondent Bossuet avec ses contemporains, loin de le distinguer. Ce que l'on peut dire de moins vague, quand on cherche à caractériser ce style, c'est qu'il satisfait pleinement ce besoin de propriété qui est notre première exigence, et qu'il est toujours, par conséquent, aussi naturel que varié; c'est encore qu'il est à la fois, dans le sens le plus profond du mot, celui d'un orateur et d'un poète. - Son vocabulaire est des plus riches: sa syntaxe suit le mouvement de la pensée, ses figures n'ont jamais l'air d'être plaquées ou ajoutées, mais sortent du fond même de son sujet. - A Bossuet, enfin, plus qu'à personne, s'applique la définition du style donnée par Buffon:« Bien penser, bien sentir, et bien rendre ».

LA BRUYÈRE (1645-1696)

1.Vie.- La Bruyère naquit à Paris, en 1645. dans la Cité. Fils d'un contrôleur général des rentes de la ville, il devint avocat au Parlement de Paris. Puis il acheta, en 1673, un office de trésorier des finances dans la généralité de Caen. Mais il continua de vivre à Paris, en philosophe, tout en restant titulaire de sa charge jusqu'en 1686. En 1684, le philosophe, qui était ami de Bossuet, fut par lui présenté chez les Condé, pour y devenir précepteur du jeune duc de Bourbon, petit-fils du Grand Condé. Vite libéré de cette tâche ingrate, qu'il remplit d'ailleurs à la satisfaction de la famille et de Bossuet, La Bruyère reste à Chantilly comme gentilhomme de M.le duc. Alors il a des loisirs, et il les emploie à observer et à écrire. Il allait souvent à Paris, chez le libraire Michallet, pour y voir les nouveautés. Un jour, il tira de sa poche un manuscrit, et dit au libraire ? Voulez-vous me prendre ceci?... Je ne sais si vous y trouverez votre compte, mais en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie. Cette petite amie était la fille du libraire, une enfant; et ce manuscrit était celui des Caractères. La première édition parut en 1688; elle fut suivie de plusieurs autres et le libraire y trouva si bien son compte, que Mlle Michallet eut plus tard une belle dot. Le succès des Caractères valut à l'auteur, le lui avait prédit M. de Malézieu, beaucoup d'approbateurs et beaucoup d'ennemis. La Bruyère se présenta à l'Académie française en 1691, et ne fut pas élu; il y entra deux ans plus tard, et son discours fit sensation. Il préparait la neuvième édition de ses Caractères, lorsqu'il mourut subitement à Versailles, le 11 mai 1696.

2.Les éditions des « Caractères ».-La première édition, parue en 1688, portait pour titre : les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les caractères ou les Mœurs de ce siècle. La même année, deux autres éditions ne furent que la réimpression de la première, dans laquelle dominaient les maximes morales, et où il y avait peu de portraits. La quatrième édition (1689) contient un grand nombre d'additions; et pour ne pas entrer dans un détail infini, disons que, de la première à

la huitième, le total des articles avait passé de 420 à 1.130.- On adopte aujourd'hui comme texte de La Bruyère celui de la neuvième édition, qui s'imprimait au moment même où il est mort et qui parut en 1696.

3.La composition dans les«Caractères».-Les
Caractères de La Bruyère contiennent seize chapitres : I.Des outrages de l'esprit; II. Du Merite personnel; III.Des Femmes; IV. Du Cour; V.De la Société et de la Conversation; VI.Des Biens de fortune;VII.De la Ville; VIII.De la Cour: IX. Des Grands; X.Du Souverain ou de la République;XI.De l'Homme; XII. Des segements: XIII.De la Mode; XIV.De quelques Usages; XV.De la Chaire;XVI.Des Esprits forts.-Il est impossible, quelque bonne volonté ou quelque subtilité qu'on y apporte, de trouver une suite dans cette nomenclature. Peut-être y a-t-il une gradation entre les chapitres VII, VIII, IX, X, où les ridicules de la ville, de la cour, des grands, sont suivis d'un chapitre sur le souverain? Mais s'il n'y a pas de lien d'un chapitre à l'autre, si La Bruyère a seulement groupé sous des titres assez généraux,et selon leur espèce, les notes nombreuses qu'il avait accumulées,il est peut-être vrai que le dernier chapitre, Des Esprits forts, a été dans sa pensée le couronnement de tout l'ouvrage. C'est du moins ce qu'il affirme dans la préface du Discours à l'Académie française.

Si l'on examine chaque chapitre en particulier, on reconnaît que La Bruyère y reste fidèle à son titre, et que toutes les observations morales ou tous les portraits contenus, par exemple, dans le chapitre Des Grands se rapportent bien à la noblesse de cour. Mais il n'y a aucun lien, aucune transition, aucune gradation, même cachée, entre les différents morceaux groupés sous un même titre,

Cette absence d'ordre, dans le plan général et dans les chapitres, est l'effet d'un art très calculé. La Bruyère savait qu'un livre de morale suivie risque fort d'ennuyer. Il a voulu éviter le tour didactique et le ton doctoral. Les Caractères sont de ces livres que l'on peut ouvrir à la première page venue, quitter, reprendre, lire à petites doses, sans fatigue et avec profit.

4. La Bruyère moraliste.-La morale de La Bruyère n'est pas un système original. Tandis que La Rochefoucauld se plait à expliquer toutes nos actions et même nos vertus par l'amour-propre et par l'egoïsme, La Bruyère nous rappelle seulement à la pratique de la solidarité et de la charité sa morale est à la fois sociale et chrétienne; elle nous pousse à notre perfectionnement intérieur et à nos devoirs d'état.

D'ailleurs, La Bruyère n'accepte pas sans protestations l'organisation actuelle de la société, il en fait une satire mordante et souvent profonde. Il parle des fermiers généraux et de leur scandaleuse fortune, des grands seigneurs paresseux et malfaisants, des paysans misérables, etc., avec une éloquence ironique et irritée. Il a souffert lui-même, chez les Condé, de l'insolence des petits marquis et des parvenus; et il entrevoit un nouvel état de choses, où le mérite personnel l'emporterait sur les biens de fortune.

5. La Bruyère peintre de portraits.-Mais, malgré sa valeur de moraliste, La Bruyère est surtout connu et goûté comme peintre de portraits. Il a observé la société: il a pris des notes: il a combiné, synthétisé, ramené à l'unité tous les détails de costume de geste, de physionomie, de paroles, qui trahissent et caractérisent tel défaut ou tel ridicule. Les contemporains ont cru que La Bruyère avait copié des personnages déterminés, ils ont publié des Clefs, donnant les noms véritables des modèles. Mais les Clefs ne s'accordent pas entre elles, et, surtout, si ces portraits étaient des copies fidèles, ils n'auraient pas conservé, depuis la fin du xvi^e siècle, un intérêt général. Ils sont donc précieux à la fois pour la connaissance d'une société disparue et pour celle de l'homme universel.

6. Style de La Bruyère.-Si ce livre plait tant et s'il a survécu à beaucoup d'autres où nous pourrions trouver également d'utiles leçons, c'est qu'il est l'œuvre d'un véritable artiste. La Bruyère a su, comme La Rochefoucauld, non pas cependant avec la même concision puissante, formuler des

maximes brèves, antithétiques, paradoxales. Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise (chap. XI). «C'est une grande mesure que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se faire # (chap. v).Et il a des figures, des métaphores, des comparaisons, plus pittoresques que celles de La Rochefoucauld : Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a de plus rare au monde, ce sont les diamants et les perles » (chap. x111). Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner (chap. IV). - Et dans les portraits, dont nous avons indiqué la variété, il use du vocabulaire le plus étendu et de la syntaxe la plus souple. Tous les critiques sont d'accord pour reconnaître la propriété, l'imprévu toujours heureux, le pittoresque de son style: mais tous, aussi, y ont senti quelque etort. La Bruyère est un styliste, en ce sens qu'il n'a pas cherché, comme Bossuet ou Mme de Sévigné, & exprimer simplement ce qu'il sentait, mais qu'il a voulu rehausser le fond par la forme.

La Fortune (1696).

Ce portrait, d'un cour oratoire du début, fait songer du plus beau pus sages des Oraisons funebres de Bossue. Mais il faut bien y saisir la méthode de La Bruyère : le style n'est si oble, si periodique et si pont eux, atre pour mener à la fin ante antithdse entre la grandeur de Zénobis ef sa ruine.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est

couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre: les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine, employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers, que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis. Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

(Caractères, ch. VI. Des Biens de fortune.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble.- Nature du morceau : un portal - Portrait d'une reine qui fait de grandes et éclatantes dépenses, et se ruiner.
1° Dans quel lieu nous transporte La Bruyère? (dire s'il est à cela des raisons):
2° Quelle est la préoccupation dominante de Zénobie?
3° Montrez qu'elle ne néglige rien pour se faire construire une demeure vraiment royale:
4° Ne pouvez-vous pas, en la voyant agir, indiquer les traits saillants de son caractère? (elle est orgueilleuse, - prodigue, - imprévoyante...):
5° Par quelle piquante antithèse se termine le portrait?
6° Dites l'impression que vous laisse la lecture de ce morceau: Ne pensez-vous pas qu'il y ait eu des Zénobies au temps où vivait La Bruyère, et qu'il y eu ait aussi de nos jours?

II.-L'analyse du morceau.-
1° Distinguer les deux parties du portrait: a) Grande de double: elle se fait construire un magnifique palais; - b) Sa ruine: un pâtre achète son palais;
2° Les deux circonstances indiquées au début du morceau (la guerre civile et la guerre étrangère) n'auraient-elles pas dû déterminer Zénobie restreindre sa magnificence? (bien comprendre la signification du mot magnificence)
3° Montrez la suite naturelle des idées, dans la première partie depuis Vous avez préféré a...): admirable choix de l'emplacement, - prix des matériaux employés: -- ...etc...
4° Quel effet a voulu produire La Bruyère, dans la seconde partie?
5° Quels personnages rapidement enrichis, achetaient parfois de magnifiques résidences seigneuriales, au XVI siècle? La Bruyère n'a-t-il pas dû en être frappé?

III.-Le style: - les expressions.-
1° Quel est le caractère général du style dans la première partie du portrait? (insister sur l'ampleur et le tour oratoire des phrases...):
2° Indiquez quelques termes d'ironie dans la seconde partie (Un pâtre, le plus infime des sujets de Zénobie qui achète son palais pour l'embellir, et le rendre plus digne de lui):
3° Donnez la signification des expressions suivantes: ouvrage incomparable, péages de vos

rivières,-à derniers complants,-mettre la dernière main à quelque chose.

IV.-La grammaire.-1°Indiquez les mots de la même famille que magnificence ;**2**°Trouvez quelques dérivés de or,- de arts
3°Nature et fonction de chacun des mots suivants: N'y épargnez rien, grande reine.

L'esclave de la mode

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode;il regarde le sien, et en rougit; il ne se croit plus habillé. Il était venu à la messe, pour s'y montrer, et il se cache : le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche et il n'y a guère de moments où il ne veuille sourire. Il regarde ses jambes, il se voit au miroir; l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même.Il s'est acquis (1) une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras (2); il a un mouvement de tête et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir.Il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer.Il met du rouge (3);mais rarement,il n'en fait pas habitude;il est vrai aussi qu'il porte des chausses (4);et un chapeau (5); et qu'il n'a ni boucles d'oreilles, ni collier de perles : aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

(Caractères,ch.XIII,De la Mode)

QUESTIONS D'EXAMEN

I- L'ensemble : Nature du morceau un portrait.- Portrait d'un homme efféminé.1°La Bruyère peint-il un homme efféminé comme le ferait d'ordinaire un moraliste?2°Comment procéda-t-il?(énumération de gestes et d'impressions.à préciser);3°N'arrive-t-il pas ainsi à peindre le moral par le physique? (Nous avons le personnage devant les yeux: il marche, il sourit, il est impressionné.... et nous le connaissons);4°Quel est le mot final?Marquez-en l'originalité et l'ironie ;5°N'est-ce pas ce mot qui donne au portrait son unité?

II- L'analyse du morceau :1°La Bruyère est un observateur; il a noté les gestes de l'homme efféminé, saisi sur sa physionomie ses impres Sions indiquez ces gestes et ces impressions (I'Phis voit un soulier, le compare au sien;-il en rougit; il se cache; - il a la main douce; - il rit pour montrer ses dents..., etc.);2°Quelles simples remarques, faites au sujet de la toilette, empêchent l'auteur de mettre I'Phis dans le chapitre des femmes?

III-Le style:les expressions.-1°Montrez que le thème développé par La Bruyère (L'esclave de la mode) est assez banal,mais qu'il sait lui donner de l'attrait par l'originalité de la forme;2°Dans le portrait d'Phis, comme dans la plupart des autres portraits, il procède par énumération de gestes et d'impressions ne risquait-il pas ainsi de tomber dans la monotonie? Comment a-t-il su éviter ce danger? (montrez l'infinie variété des tours) ;3°Le style, dans le portrait d'I'Phis, ressemble-t-il au style, précédemment étudié, du portrait de Zénobie? (dans ce dernier portrait, style périodique; dans le portrait d'I'Phis, style coupé... le faire remarquer);4°Indiquez

quelques expressions pittoresques (il en rougit; il se cache: il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche...), quelques expressions railleuses (il est retenu par le pied dans sa chambre...);**5°**Le mot folie (le plus joli maintien...) n'est-il pas ironique? Est-ce à l'homme que s'applique, d'ordinaire, le mot joli? **6°**Les expressions: Il a soin de.... il veuille sourire.... il s'est acquis une voix..., capable de se procurer... n'indiquent-elles pas l'effort de volonté, c'est-à-dire l'absence de naturel? (à développer) ;**7°**Faites ressortir l'antithèse contenue dans la deuxième phrase.

IV- La grammaire :**1°**Indiquez quelques mots de la même famille que mode;**2°**Trouvez le contraire de chacun des adjectifs **suivants:** douce (main douce), claire (voix claire), molle (démarche molle);**3°**Distinguez les propositions continues dans la première Phrase.

MADAME DE SÉVIGNÉ (1626-1696).

Plusieurs circonstances sont nécessaires pour qu'une correspondance soit conservée et publiée : il faut que l'auteur ait occupé une place assez importante dans la société de son temps, et que ses lettres puissent servir en quelque sorte à compléter l'histoire et les mémoires; - il faut aussi que l'auteur y ait mêlé des sentiments si vifs et si profonds qu'à l'intérêt du document historique se joigne la valeur du document humain. Tel est précisément le cas des lettres de Mme de Sévigné, non destinées à entrer dans la littérature, mais qui, goûtées déjà des contemporains, furent conservées par sa famille, et publiées au XVIIIe siècle.

1. Vie.- Marie de Rabutin-Chantal naquit à Paris, le 5 février 1626. Orpheline de bonne heure, elle fut élevée par son oncle, l'abbé de Coulanges, qu'elle appelait plus tard le Bion bon. L'abbé fit donner à sa nièce une excellente instruction : Ménage lui enseigna avec le latin, l'espagnol et l'italien. -En 1644. Marie de Rabutin. Chantal épousa le marquis Henri de Sévigné, parent du cardinal de Retz. Le marquis ruina sa femme, et, pour une querelle de jeu, il se battit en 1651 avec le chevalier d'Albret, qui le tua. De ce mariage étaient nés deux enfants : Françoise Marguerite et Charles.

Mme de Sévigné se retira pendant trois ans à la campagne, aux Rochers, près de Vitré en Bretagne. Elle remit de l'ordre dans sa fortune, grâce aux conseils du Bien port; et en 1654, elle revint à Paris, où elle fréquenta l'Hôtel de Rambouillet et s'occupe de l'éducation de ses enfants. — Puis elle presenta sa fille à la cour, et la maria en 1669 au comte de Grignan, deux fois veuf, et lieutenant général en Provence, Mme de Grignan dut, en 1671, rejoindre son mari. Cette séparation fut douloureuse; Mme de Sévigné idolâtrait sa fille. Et nous devons à cette circonstance et à ce sentiment un peu outre, la plus grande et la plus vivante partie des lettres de la marquise. - D'ailleurs, elle n'aimait pas moins son fils, Charles de Mme de

Sévigné, doué d'un coeur plus ouvert et d'un temperament plus expansif que Mme de Grignan. Charles fut brave soldat, prit part à plusieurs campagnes, et finit par se retirer en Bretagne. Mme de Grignan eut trois enfants : Marie-Blanche, qui entra au couvent; - Pauline, qui devint Mme de Simiane; - et Louis-Provence, le petit marquis, qui fut bon officier.

Mme de Sévigné, qui recevait souvent à Paris sa fille et ses petits-enfants, allait aussi les visiter à Grignan. Elle se trouvait dans ce château, quand elle fut atteinte de la petite vérole, et mourut, en avril 1696.

2.Intérêt historique des Lettres de Mme de Sévigné.-

De 1655 à 1696, ces lettres forment une sorte de gazette, écrite non par un nouvelliste de bas étage qui n'entend qu'un lointain écho des événements et ne peut approcher des grands, mais par une femme de la cour, qui est à la source même des renseignements. Sans doute, elle ne nous explique pas les causes des guerres et des traités; elle ne nous révèle aucun secret sur la politique de Louis XIV. Mais les détails précis qu'elle rapporte sur le procès de Fouquet, le passage du Rhin, le mariage de la Grande Mademoiselle, la mort de Turenne, la disgrâce de Pomponne, la mort de Condé, celle de Louvois, etc., sont un complément de l'histoire. Les costumes, les gestes, les paroles, les anecdotes parfois révélatrices des sentiments les plus sérieux, voilà ce que Mme de Sévigné nous donne, avec une inlassable curiosité et dans un style toujours vivant.

Gazette de la cour, sa correspondance est encore une gazette de la société. Au jour le jour, nous savons par elle comment on vivait à Paris et à la campagne; quels étaient les sujets de conversation, - ce que l'on voyait au théâtre, - comment on voyageait, et comment on prenait les eaux de Vichy ou de Bourbon, — comment se préparait un mariage, se perdait un procès, - comment on traitait ses égaux et ses inférieurs, - ce qu'étaient un salon, une ferme, un pré, un paysan, un jardinier,

un valet; — bref, ce que nous appellerions tout le train du monde.... Tout cela, d'autant plus révélateur, que ce sont des impressions rapides et sincères, au jour le jour, et non de ces mémoires que l'on écrit pour poser devant la postérité.

3.Intérêt moral des Lettres de Mme de Sévigné.-

Séparée de sa fille, Mme de Grignan, Mme de Sévigné lui écrit par tous les courriers, soit de Paris, soit des Rochers, en Bretagne. Elle la tenait au courant de tout ce qui pouvait l'intéresser; mais surtout elle lui parlait de ses sentiments : l'amour maternel, avec toutes ses nuances, tantôt exalté, tantôt inquiet, tantôt désolé, tantôt joyeux, anime ces nombreuses lettres. Mme de Grignan ne semble pas avoir toujours compris l'affection de sa mère; elle était d'un caractère plus calme et plus froid. Mais la lettre qu'elle nous a laissée sur la mort de Mme de Sévigné prouve qu'elle l'aimait profondément.

4.Le style de Mme de Sévigné.-

Bien qu'il y ait, dans le style de Mme de Sévigné, quelques traces d'une préciosité tantôt involontaire, tantôt cherchée, l'impression dominante de ce style, c'est le naturel. En effet, Mme de Sévigné n'est pas un écrivain de profession, et ce n'est pas un livre qu'elle écrit. Elle a beaucoup lu, sans doute, et elle subit des influences, en particulier celles de Montaigne et de Voiture; mais surtout elle causait à merveille, et, la plume à la main, elle cause encore. Aussi apporte-t-elle, à rédiger ses lettres, la même aisance piquante et imprévue que dans la conversation : son style est primesautier. - Elle ajoute, à cette vivacité d'expression, un don de voir et de peindre qui lui est propre, à sa date, et qui la rapproche de La Bruyère.

Le carrosse.

Dans cette lettre, Mme de Sévigné donne surtout une impression de mouvement; elle excelle à noter les gestes successifs, dans l'ordre même de la réalité. De plus, elle sait trouver le mot qui peint et qui crée l'illusion de la vie.

A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, lundi 5 février 1674.

L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint Germain, c'était comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur; mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, tra, tra, tra; ils rencontrent un homme à cheval, gare, gare : ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à L'archevêque de Reims : Charles-Maurice Le Tellier, fils du chancelier. être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même se mettent à crier: « Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups. » L'archevêque, en racontant ceci, disait: « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. »

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble.Nature du morceau: une lettre, qui se présente sous la forme d'une narration.-1°Est-ce un événement important que raconte Mme de Sévigné? (il ne s'agit que d'un simple fait divers, comme nous dirions aujourd'hui...);2°D'où provient l'intérêt de cette lettre? (Est-ce du sujet lui-même? - ou de la manière dont il est développé?)3°Le récit ne présente-t-il pas cependant un certain intérêt historique? (allures et langage d'un archevêque grand seigneur, au XVIIe siècle); 4°L'archevêque avait-il l'humilité et la douceur qui eussent convenu à son caractère?

II.-L'analyse du morceau.-1°En quoi consiste l'action dans cette narration?2°Distinguez les différents moments de l'action :a)Le carrosse de l'archevêque de Reims revient de Saint-Germain, FORT VITE;b)Il traverse le village de Nanterre, renverse un homme de son cheval, et est renversé & son tour; c) La colère de l'archevêque et de ses gens):3°Quelle réflexion Mme de Sévigné mêle-t-elle à la première partie?4°Pourquoi l'homme ne se range-t-il pas assez vite?5°Justifiez la répétition de l'expression : par-dessus;6°Quelle différence y a-t-il entre les deux mots versé et renversé?7°L'homme et le cheval n'auraient-ils pas pu être écrasés?8°Pourquoi, après s'être relevés miraculeusement, s'enfuient-ils?9°Quelles réflexions vous suggèrent les paroles de l'archevêque?

III.-Le style;-les expressions.-1°Cette lettre nous donne une impression de mouvement : dites quelles doivent être, d'après cela, les qualités essentielles du style (la rapidité : faire ressortir cette qualité par l'étude même du texte...; le pittoresque : relever un certain nombre d'expressions qui peignent : Le carrosse revient fort vite..., c'était comme un tourbillon... ; il traverse Nanterre : tra, tra...; les laquais crient : gare, gare...; - la scène est vivante et produit une forte impression de mouvement. -Puis, le carrosse est renversé; le cheval et l'homme remontent l'un sur l'autre et s'enfuient : toujours l'impression de

mouvement,-mais cette fois, ce n'est plus le carrosse qui traverse la campagne à une vive allure, c'est l'homme et le cheval qui courent...);**2°**Expliquez l'expression : ils remontent l'un sur l'autre; – qu'a voulu ainsi marquer Mme de Sévigné?
3°Que signifie l'expression : pauvre homme ?

LES MÉMOIRES

SAINT-SIMON (1675-1755).

1. Un grand nombre de personnages du XVII^e siècle nous ont laissé des Souvenirs, ou des Mémoires, où ils relatent ce qui leur a paru le plus intéressant dans les événements contemporains. Ces sortes d'ouvrages, dont le mérite est d'être spontanés et personnels, peuvent servir à compléter ou à corriger l'histoire. Encore faut-il les consulter avec précaution, sans oublier jamais que l'auteur a pu être un témoin léger ou partial.

Nous nommons seulement : Mme de Motteville (1621-1689), qui a rédigé de très intéressants mémoires sur la reine Anne d'Autriche; - Mme de La Fayette (1634-1692), dont nous ne possédons que des fragments sur les années 1688-1689; - Mme de Caylus (1673-1729), nièce de Mme de Maintenon, dont les Souvenirs nous font connaître dans son intimité la cour de France à la fin du XVII^e siècle.

Les principaux auteurs de Mémoires sont le cardinal de Retz et Saint-Simon.

2.Le cardinal de Retz (1614-1679).-Paul de Gondi, cardinal de Retz, né en 1614, fut nommé, en 1643, coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle. Il joua, pendant la Fronde, un rôle brillant et aventureux. Devenu cardinal, il s'assagit et vécut dans une retraite studieuse, où il écrivit ses Mémoires, consacrés Presque usivement à l'histoire de la Fronde. — On ne saurait demander Retz un récit fidèle des événements; ce sont plutôt des faits vus à un temperament ». Ce tempérament excessif, violent, égoïste sesi celui d'un écrivain vigoureux, qui annonce Saint-Simon verve et par ses brusqueries; qui, comme lui, excelle dans le portrait, mais surtout dans le portrait moral et qui néglige le costume et l'attitude pour analyser l'âme, et qui est

supérieur à Saint Simon pour la clarté et le relief harmonieux du récit.

Il faut lire dans Retz la Journée des Barricades, comme modèle de narration historique, à la fois vivante et profonde. Parmi les portraits, ceux du duc d'Orléans (Gaston), de M. le Prince (Conde), de MM.de Beaufort, de La Rochefoucauld, de Mmes de Longueville, de Chevreuse, de Montbazou, etc.

3.Saint-Simon(1675-1755).-Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, entra aux mousquetaires en 1691, démissionna parce qu'il se crut victime d'une injustice, et se rapprocha du parti des mécontents : il comptait, avec le duc de Beauvilliers et Fénelon, sur le prochain règne du duc de Bourgogne. Mais celui-ci mourut prématurément, et Saint-Simon n'espéra plus qu'en la faveur du duc d'Orléans, qui devint Régent en 1715: celui-ci en effet le fit entrer au Conseil, puis le nomma en 1721 ambassadeur d'Espagne. La mort du Régent (1723) mit fin à sa carrière politique et diplomatique. Tout le reste de sa vie, plus de trente années, SaintSimon l'a consacré à écrire ses Mémoires.

Il commença par se servir du Journal de Dangeau, qui avait noté scrupuleusement tous les faits de 1684 à 1720. Il refit tout ce journal, en y ajoutant tout ce que ses enquêtes et recherches personnelles lui fournirent sur les personnes et sur les choses, puis il le continua. Saint-Simon, à sa mort, laissait ainsi un ouvrage considérable, tout prêt pour la publication. Mais ses papiers furent saisis et transportés au ministère des Affaires étrangères. Au XVIIIe siècle, quelques très rares privilégiés, dont Voltaire, purent les consulter; et on en publia des fragments. C'est en 1829 seulement, par les soins d'un de ses descendants, que les Mémoires de Saint-Simon furent intégralement imprimés.

Pour écrire ses Mémoires, Saint-Simon fait d'abord appel à ses souvenirs personnels : il y a des choses qu'il a vues, et des hommes qu'il a connus; et il était un observateur prodigieusement attentif, « perçant de ses regards clandestins

chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement, et y délectant sa curiosité ». Et c'est toujours un témoin passionné. Lisez le récit fameux de la séance du Parlement, du 26 août 1718, où fut cassé le testament de Louis XIV; il nous dit : « J'étouffais de silence... je suis d'angoisse... Mes yeux fichés, collés sur ces bourgeois superbes... je me mourais de joie; j'en étais à craindre la défaillance; mon coeur dilaté à l'excès ne trouvait plus d'espace à s'étendre... » Mais si passionné qu'il soit, ce témoin ne laisse rien échapper; il voit tout, avec une pénétration effrayante.-A ses qualités d'observation, Saint-Simon joint la manie des informations orales. Toutes lui sont bonnes, qu'elles viennent de grands seigneurs et de grandes dames, comme le duc de Beauvilliers et la princesse des Ursins, de ministres comme Chamillart, dont les filles (les duchesses de Lorges, de Mortemart et de la Feuillade lui donnèrent force détails sur la jeune duchesse de Bourgogne), ou de valets, de laquais et de servantes. Et c'est bien un peu ce qui nous gâte Saint-Simon; il y a dans ses Mémoires trop de commé. rages.

Aussi la véracité de Saint-Simon est-elle fort sujette à caution. Ses Mémoires, dont il faut admirer, sinon imiter le style original, tout en reliefs et en couleurs, sont une oeuvre d'orgueil et de passion. Entiché de ses prétentions nobiliaires, persuadé de son propre mérite, Saint-Simon en veut à tous ceux qui, grands ou petits, rois ou roturiers, ont méconnu son génie politique ou blessé sa vanité.

M. de Montausier et Molière.

Saint-Simon n'excelle pas moins à raconter qu'à peindre. L'anecdote qui suit le prouvera. C'est une petite comédie, avec son exposition, son noud, son dénouement. Le caractère de Montausier y est représenté avec une estime qui n'exclut pas tout à fait l'ironie. Molière joue lui-même au naturel le rôle le plus comique, il se croit menacé, mystifié, et ne se rend qu'avec peine à L'évidence. On voit ici les physionomies et les gestes : les personnages sont aussi vivants que l'action est bien enchainée.

En 1668, monseigneur le Dauphin arrivant à l'âge de sept ans, il lui fallut un gouverneur. M. de Montausier (I), fait chevalier du Saint-Esprit dès 1661, et duc et pair à la fin de 1665, fut choisi. Il avait alors cinquante-huit ans. Le choix ne pouvait être plus digne, et il y répondit pleinement. Il fut seulement accusé de trop de sévérité, et il était vrai que si ses moeurs étaient naturellement austères, son esprit ne l'était pas moins. et que, parvenu à ce degré de faveur, de considération et de confiance, il le contraignit beaucoup moins, et se licenciait assez souvent à des espèces de sorties qui embarrassaient d'autant plus les gens, qu'elles avaient toujours une grande justesse, jointe au poids qu'il y donnait.

Cela le faisait craindre à beaucoup de gens, tellement que, dès que la comédie du Misanthrope parut (I), il se débita publiquement que c'était lui qui y était joué. Il le sut et s'emporta jusqu'à faire menacer Molière, quoique alors si à la mode, de le faire mourir sous le bâton. Il arriva que, fort peu de jours après, cette pièce fut représentée à Saint-Germain, et comme monseigneur le Dauphin commençait à suivre le roi à ces sortes de plaisirs, nécessité fut à M. de Montausier de voir cette comédie, et, spectacle pour toute la cour, de l'y voir après ce qui s'était passé à cette occasion.

M. de Montausier v arriva intérieurement fort en colère; mais il voulut, puisqu'il y était, la voir et l'entendre bien. Plus elle avançait, plus il la goûtait, et il en sortit si charmé, qu'il dit tout haut que ce misanthrope était le plus honnête homme qu'il eût vu de sa vie, et qu'il tenait à grand honneur, quoiqu'il ne le méritât pas, ce qu'on avait dit sur lui; et, sitôt qu'il fut rentré chez lui, il envoya chercher Molière. Le célèbre comique connaissait quel était M. de Montausier. Il avait tremblé des bruits qui avaient couru, dont il s'était disculpé de toutes ses forces; rien ne le pouvait rassurer. Enfin, vaincu par plusieurs messages coup sur coup, il y alla sur parole, mais toujours mourant de peur. Dès que M. de Montausier le vit, il courut à lui l'embrasser (2), le louer, admirer sa pièce, se défendre modestement de sa ressemblance, l'envier toutefois, ne résister pas à en être flatté, céder enfin à vouloir bien croire ce qui l'avait si fort mis en fureur. Molière, toujours plein d'effroi, ne croyait pas à ses oreilles et se défendait; et la fin fut qu'il ne sut ni que faire ni que dire, quand M. de Montausier, averti que son souper était servi, convia Molière de (3) se mettre à table. Molière fut longtemps à le comprendre et à l'oser, et ce fut une scène charmante pour ceux qui en furent témoins. qui devint la nouvelle du lendemain. M. de Montausier but à Molière et l'assura de son amitié pour toujours et lui tint fidèlement parole.

(Écrits inédits de Saint-Simon, éd. Feugière, t. VI, P.317.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble.-Nature du morceau : le récit d'une anecdote, 1°Montrez que ce morceau, dans son ensemble, est une petite comédie;2°Quel rôle y joue Montausier? (Sa colère, — son estime, puis son amitié pour Molière...);3°Quelle haute leçon nous donne ce personnage? (bien voir et bien entendre avant de juger...);4°Retracez le rôle joué par Molière; faites-en ressortir le caractère vraiment comique (ses hésitations,-son effroi, son étonnement...);5°Quel intérêt prenez-vous à la lecture de ce morceau?

II.-L'analyse du morceau.-1°Distinguez, dans cette petite comédie, l'exposition, le nœud, le dénouement:2°Que nous fait connaître l'exposition?3°Tout en indiquant certaines circonstances nécessaires à l'intelligence du récit, l'exposition n'offre-t-elle pas aussi un portrait?(en dégager les traits essentiels):4°De quoi Montausier avait-il fait menacer Molière? 5°Mettra-t-il sa menace à exécution ? Montrez que c'est en cela que consiste le nœud:6°Molière avait-il lieu de redouter la menace de Montausier? Quelle dut être, d'après vous, son impression, quand ce dernier l'envoya chercher?7°Quelle est la signification du mot dénouement? (dénouement : solution du problème posé par le nœud...):8°Justifiez l'expression de « scène charmante»appliquée par Saint-Simon à la scène du dénouement;9°Fut-elle aussi charmante pour Molière que pour ceux qui en furent témoins?

III.Le style;-les expressions.-1°Faites ressortir, dans ce morceau, la propriété des termes (Ses mœurs étaient naturellement austères - il voulut voir cette comédie et l'entendre bien...):2°Montrez que l'auteur excelle à mettre en relief ce qui est important (Montausier fait menacer Molière de le faire mourir sous le bâton... Molière avait tremblé des bruits qui avaient couru...):3°Faites remarquer qu'il peint, d'une manière vraiment saisissante, par l'examen de la physionomie, l'état d'âme des personnages (Montausier y arriva intérieurement fort

en colère...; Molière y alla, mais toujours mourant de peur,... toujours plein d'effroi, il ne croyait pas à ses oreilles...):**4°**Quelle est la signification de débita (il se débita publiquement que...), - de disculpe (il s'était disculpe de toutes ses forces)?

IV.-La grammaire.-**1°**Quel est le contraire de chacun des mots suivants : confiance, justesse, colère?**2°**Indiquez la composition du mot disculpe; trouvez quelques mots de la même famille;**3°**Distinguez les propositions contenues dans la première phrase du troisièm (V. de Montarsier y arriva...); nature de chacune d'elles;**4°**Nature et fonction de chacun des mots : puisqu'il y était.

FÉNELON (1651-1715)

1.Vie.-François de Salignac de la Mothe-Fénelon est né au château de Fénelon, dans le Périgord, en 1651. Entré de bonne heure au séminaire de Saint-Sulpice, où le poussait la plus sincère vocation, il voulait d'abord se consacrer aux missions du Levant. Mais la faiblesse de sa santé l'obligea d'y renoncer, et il fut nommé supérieur des « Nouvelles Catholiques », maison où l'on catéchisait les jeunes filles protestantes converties au catholicisme. Il remplit ces délicates fonctions de 1678 à 1689, avec toute l'intelligence et tout le tact qu'il y fallait apporter. C'est alors qu'il composa son premier ouvrage, le *Traité de l'Éducation des filles*. Fénelon fut ensuite chargé d'une mission auprès des protestants de l'Aunis et de la Saintonge, après la révocation de l'édit de Nantes. Il usa de persuasion et de douceur.

C'est en 1669 que le duc de Beauvilliers, gouverneur du jeune duc de Bourgogne, choisit Fénelon comme précepteur du petit-fils de Louis XIV.

En 1693, Fénelon fut reçu à l'Académie française. Deux ans après, il était nommé archevêque de Cambrai. Bientôt la publication du *Télémaque* (1699), où chacun vit, avec une malice compromettante pour l'auteur, une satire de Louis XIV et de son gouvernement, acheva la disgrâce de Fénelon, qui resta jusqu'à la fin de sa vie renfermé et comme exilé dans son archevêché de Cambrai.

Fénelon mettait toutes ses espérances dans le duc de Bourgogne. La mort du prince (1712) vint ruiner cet espoir de revanche. Et Fénelon consacra ses dernières années à l'administration vigilante et paternelle de son diocèse. Il mourut à Cambrai, le 7 janvier 1715.

2.Le Traité de l'Éducation des filles (1689).-Fénelon ne veut pas faire des femmes savantes, mais il estime qu'une femme doit être instruite. Il donne d'excellents préceptes sur la première éducation, et sur plus d'un point il devance Rousseau.

–Une jeune fille doit étudier l'histoire, ancienne et moderne, le latin, la religion; elle doit aussi s'attacher aux devoirs de son état et se préparer à être une bonne épouse et une bonne mère. Fénelon ne manque pas de signaler les défauts qu'il juge les plus dangereux pour les jeude filles, et leur donne le moyen de s'en corriger.

3.Fénelon précepteur du duc de Bourgogne.-Fénelon eut pour élèves les trois fils du Grand Dauphin : le duc de Bourgogne, héritier présomptif; le duc d'Anjou (qui devint roi d'Espagne) et le duc de Berry. On a surtout retenu le nom du premier, d'abord parce qu'il prend de bonne heure une plus grande importance politique, ensuite parce que ses frères semblent avoir été plus dociles et moins intelligents. Selon Saint-Simon, le jeune duc « était né terrible, dur et colère jusqu'aux derniers emportements..., impétueux avec fureur..., opiniâtre à l'excès..., naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries... ». Et Fénelon lui-même a, dans ses Fables, dans ses Dialogues des morts, dans son Télémaque, plusieurs fois représenté le duc de Bourgogne avec ses caprices, son orgueil insolent et ses retours pleins de franchise.

A cette nature excessive et riche, Fénelon et le duc de Beauvilliers appliquèrent un régime approprié. Les études étaient surtout pratiques; et si l'on en excepte le latin, considéré plutôt comme une méthode de discipline pour l'esprit, on y voit que la grande part est faite à l'histoire et à la politique. La religion est répandue sur le tout; elle est stricte et profonde, mais ferme et dégagée de toute dévotion mystique. Enfin des exercices physiques de tout genre, et qui conviennent à un homme qui doit commander les armées, viennent compléter le programme.

En tout cela, la vraie part de Fénelon est l'éducation morale du e Avec une admirable patience, au moyen de leçons tirées des tances. d'artifices pédagogiques sans cesse renouvelés. et aussi en faisant appel à l'honneur, à la religion et à l'affection de l'enfant, il parvint à le dompter. Il y réussit trop peut-être. Car le

duc de Bourgogne, devenu homme, fut un peu hésitant et timide. Mais il était loyal, pénétré de ses devoirs, et si une maladie prématurée ne l'eût enlevé aux espérances de la nation, il nous eût du moins évité le règne déplorable de Louis XV. Pour le duc de Bourgogne, Fénelon compose des Fables, les Dialogues des morts et le Télémaque.

4. Style de Fénelon.-Le style de Fénelon est aussi difficile à définir que sa personne. Il a par-dessus tout un caractère d'aisance aristocratique; c'est le ton de la plus exquise conversation. Il est attique, par son élégance sobre et souple. Il est imagé et poétique, sans hardiesse et sans artifice; on dirait que d'involontaires souvenirs d'Homère et de Platon viennent le fleurir et le parfumer. Le défaut est une certaine fluidité un peu molle, qui pourtant a encore son charme.

De la coquetterie.

Ne craignez rien tant que la vanité dans les filles. Elles naissent avec un désir violent de plaire : les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agréments de l'esprit et du corps : de là vient leur conversation douce et insinuante; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustements ⁽¹⁾; une coiffe ⁽²⁾, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.....

Je voudrais... faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines; elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottant à longs plis sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité ⁽³⁾.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auraient bientôt un grand mépris pour leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique; il y

1. Ajustement (mot très usité au XVII^e siècle pour signifier la toilette) : ce qui s'ajuste, ce qui va bien.

2. Coiffe. Au XVII^e siècle, les femmes ne portaient pas de chapeaux, mais des coiffes de dentelle ou de lingerie.

3. Ce passage dénote un sens exquis de l'art antique. On retrouve le même goût dans tous les autres ouvrages de Fénelon, qui, par contre, n'a que préventions contre l'art du moyen âge.

aurait de l'extravagance à le vouloir, mais elles pourraient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux moeurs chrétiennes.

Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauraient au moins ce qu'il faudrait penser de cet usage; elles satisferaient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneraient que ce qu'elles ne pourraient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées; les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent ⁽⁴⁾ jamais.

(De l'Éducation des filles, X.)

4. Gêner. Au XVII^e siècle, genc conserve encore quelque chose de son sens propre et étymologique (torture).

QUESTIONS D'EXAMEN

I-L'ensemble:-Une page sur l'éducation.1°De quel ouvrage est-elle tirée?2°A l'intention de qui Fénelon écrit-il cet ouvrage? 3°Quel défaut demande-t-il que l'on combatte chez les jeunes filles?4°Quelle qualité voudrait-il voir se développer en elles? 5°Les vues exposées par Fénelon, dans cette page, ont-elles cessé d'être exactes?

II-L'analyse du morceau:-1°Distinguez les différentes parties du morceau : a) La vanité chez les jeunes filles; b) Nécessité de leur inspirer Le gout de la simplicité; c) La mode : mesure dans laquelle les jeunes filles doivent y satisfaire; 2°Quels sont les chemins fermés aux jeunes filles? Comment s'en dédommagent-elles?3°Quels sont les effets de leur désir de plaire?4°Quels modèles a en vue Fénelon en recommandant aux jeunes filles une noble simplicité dans leurs ajustements? 5°Quel mépris voudrait-il qu'on leur inspirat? 6°Comment veut-il qu'elles considèrent la mode?7°D'où lui paraît provenir l'inconstance des modes?

III-Le style :- les expressions.- 1°Quelles sont les qualités du style, dans ce morceau? (la facilité, l'aisance, la simplicité...; le montrer par une étude attentive de quelques passages); 2°Dans quel but l'auteur répète-t-il l'expression : de là vient? (1er alinéa): 3°Énumérez les choses qui sont pour les jeunes filles autant

d'affaires importantes. Montrez la série de contrastes qu'a voulu marquer Fénelon (une coiffe..., une affaire importante..., etc.);
4° Quelles sont les expressions par lesquelles l'auteur témoigne d'un sens exquis de l'art antique?
5° Indiquez la signification des expressions suivantes: une conversation douce et insinuante (se reporter à l'étymologie de insinuante), -une servitude fâcheuse, -l'inconstance des modes.

IV-La grammaire:-**1°** Quel est le contraire des mots coquetterie et vanité?
2° Indiquez la composition des mots inconstance et entassés (coiffes entassées):
3° A quel temps est chacun des verbes employés dans la première phrase du troisième alinéa?
4° Nombre et nature des propositions contenues dans cette même phrase.

Devoirs des maîtres envers les serviteurs.

Tâchez... de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité : n'entrez pas en conversation avec eux; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection et sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil (5) et de la compassion : ne les reprenez point aigrement de leurs défauts; n'en paraissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérez qu'ils ne sont pas incorrigibles; faites leur entendre doucement raison, et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang-froid que c'est sans chagrin et sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité (6) à cette conduite douce et charitable; car l'impaticnce et l'ardeur de la jeunesse, jointe à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur fait regarder leurs domestiques à peu près comme des chevaux : on se croit d'une autre nature que les valets; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maitres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi, et à l'humanité pour son prochain.... Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait

5. Du conseil, le mot est pris abstraitement, comme on dit : de l'aide, du secours.

6. Les personnes de qualité, qualité équivaut à noblesse. Cf. MOLIERE, Misanthrope : La qualité l'entête.... Et M. Jourdain parle sans cesse des gens de qualité.

des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres; que, le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes (1), il faut l'adoucir autant qu'on le peut, que les maîtres, qui sont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point (2), eux qui ont manqué d'instruction et de bons exemples.

(De l'Éducation des filles, XII)

1. Leur naissance. Fénelon, en moraliste chrétien, croit à l'égalité des hommes devant Dieu. Il a fait tous ses efforts pour briser l'orgueil du jeune duc de Bourgogne, qui se croyait supérieur à toute l'humanité (cf. Saint-Simon).

2. CE.BEAUMARCHAIS, Barbier de Seville, 1, 2: Monseigneur, dit Figaro, aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets.

QUESTIONS D'EXAMEN

I- L'ensemble:- Une autre page du *Traité de l'Éducation des filles*.**1°**A qui s'adresse Fénelon? (Ne pas oublier qu'il écrit l'Éducation des filles à la demande de la duchesse de Beauvilliers, qui avait huit filles, et qui désirait être guidée dans l'accomplissement de ses devoirs maternels):**2°**Sur quels devoirs des maîtres à l'égard des serviteurs insiste-t-il tout particulièrement?**3°**Les conseils de Fénelon s'adressent aux jeunes filles de la noblesse : montrez qu'il n'en est pas un seul qui ne doive être suivi dans une société démocratique.

II- L'analyse du morceau :-**1°**Quelles sont les différentes parties du morceau? a) Nécessité pour les maîtres de se montrer affectueux et bons,-de faire entendre doucement raison aux serviteurs; b) Difficulté pour les jeunes personnes de qualité de traiter les serviteurs avec douceur et bonté; c) Enseignement à leur donner : les hommes ne sont point faits pour être servis):**2°**Comment Fénelon veut-il que les maîtres se fassent aimer de leurs serviteurs?**3°**Dans quel but doivent-ils s'adresser à leur raison?**4°**Que désigne l'auteur par l'expression : les jeunes personnes de qualité ?**5°**Pourquoi n'est-il pas facile à ces jeunes personnes de se montrer douces et charitables?**6°**Comment considèrent-elles les serviteurs?**7°**Quelle idée,-hardie à cette époque,-développe Fénelon dans la dernière partie?**8°**L'égalité naturelle est-elle la seule égalité dont les hommes jouissent aujourd'hui?

III -Le style :- les expressions.-1°Montrez que les qualités du style, dans ce morceau, sont les mêmes que dans le morceau précédent: facilité, aisance, simplicité;2°Relever quelques expressions énergiques employées par Fénelon (... elles regardent les domestiques à peu près comme des chevaux... c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait...); dans quel but les emploie-t-il?3°Quel est le rôle de l'adverbe point dans cette phrase...les hommes ne sont point faits pour dire servis? 4°Faites connaître le sens de l'expression : tena basse familiarité.

IV- La grammaire:-1°Indiquez les mots de la même famille que serviteurs;2°Trouvez un synonyme de compassion, de sang froid, de modestie;3°Quels sont les compléments contenus dans la première phrase du morceau? Nature de chacun d'eux.

Le Télémaque (paru en 1699).

Fénelon écrit le Télémaque à la fois pour apprendre au duc de Bourgogne l'histoire et la littérature grecques, et pour l'instruire des devoirs de sa condition. — Il prend dans Homère (Odyssée, ch. IV) l'idée des voyages du jeune Télémaque, fils d'Ulysse, à la recherche de son père. Mais tandis que le poète grec conduisait seulement Télémaque à Pylos et à Sparte, Fénelon fait entreprendre au fils d'Ulysse des voyages beaucoup plus longs et dont voici les principales étapes : parti d'Ithaque, Télémaque traverse le Péloponèse, puis se rend en Sicile auprès du roi Acestc; celui-ci donne à Télémaque un vaisseau phénicien qui doit le ramener dans sa patrie, mais ce vaisseau est pris par une flotte égyptienne, et Télémaque est emmené en Égypte, où règne Sesostris. Rendu à la liberté, il relâche d'abord à Tyr, puis à Chypre, et en Crète, dont les habitants veulent le nommer roi. Télémaque refuse et s'embarque pour Ithaque ; mais une tempête le jette dans l'île d'Ogygie, où il est recueilli par Calypso. Toute cette première partie des aventures de Télémaque est présentée par Fénelon sous la forme d'un récit que le fils d'Ulysse fait à Calypso (I-v). — Télémaque quitte l'île d'Ogygie avec son fidèle guide Mentor (qui n'est autre que Minerve, déesse de la sagesse). Mais au lieu de rentrer à Ithaque, Télémaque est entraîné par la volonté des dieux à Salento, ville de l'Italie méridionale. Là il prend part à des combats aux côtés du roi Idoménée, et Mentor donne à la ville une constitution. Cependant le fils d'Ulysse descend aux Enfers pour y chercher son père qu'il croit déjà mort. Mais il y apprend qu'Ulysse vit encore et va regagner sa patrie. Télémaque enfin s'embarque pour Ithaque et y retrouve Ulysse. Minerve, qui l'a protégé et conseillé pendant ces longs voyages, se révèle à lui et dégage la morale de ses leçons : nous citons cette conclusion.

Enfin Minerve prononça ces paroles : « Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes et

de tous les maux qui peuvent éprouver le cour de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies, les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs; car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité?

«Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusques à Ithaque où il arrive dans ce moment. Combattez avec lui; obéissez-lui comme le moindre de ses sujets; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antrope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.

«Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or. Ecoutez tout le monde croyez peu de gens, gardez-vous bien de vous croire trop vous-même. Craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

«Aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes les plus violents et les plus dangereux.

«Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à

envisager tous les périls et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas de courage, pour en supporter tranquillement la vue; celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime.

«Fuyez la mollesse, le faste, la profusion; mettez votre gloire dans la simplicité; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur.

«N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus éloignés; les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

«Surtout soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous, jusques à la mort; il entrera dans vos conseils et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vif et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

«Craignez les dieux, Ô Télémaque! Cette crainte est le plus grand trésor du coeur de l'homme : avec elle, vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, la gloire sans tache.

«Je vous quitte, ô fils d'Ulysse; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à marcher seul. Te ne me suis séparée de vous en Phénicie et à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfants, lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments solides.

A peine la déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur où elle dict Télémaque, soupirant, étonné, et hors de lui-même terna à terre, leva les mains au ciel, puis alla éveiller pagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque père chez le fidèle Eumée.

(TÉLÉMAQUE, Conclusion).

QUESTIONS D'EXAMEN

1.-L'ensemble.-Les dernières instructions données par Minerve à Télémaque.-**1°**A l'intention de qui Fénelon écrivit-il le Télémaque? Dans quel but?**2°**Quels sont les principaux devoirs que rappelle Minerve à Télémaque?**3°**Par quoi se distinguent ces conseils ?**4°**Minerve, en les donnant, a-t-elle en vue la gloire du futur roi? ou bien de son peuple?**5°**Qui remplissait auprès du jeune duc de Bourgogne le rôle de Minerve (ou de Mentor)?**6°**L'élève de Fénelon est-il devenu roi?

II.-L'analyse du morceau.-**1°**Indiquez les différentes parties du morceau : a) Devoir de Télémaque en attendant qu'il règne : obéir à son père; b) Ses devoirs quand il régnera : craindre de se tromper, - aimer ses peuples, — réfléchir avant d'agir, - fuir la mollesse et le faste...;-)Disparition de Minerve;**2°**A quel moment Minerve, qui, sous la figure de Mentor, avait accompagné Télémaque dans ses voyages, reprend-elle sa forme de déesse?**3°**Télémaque retrouve-t-il son père?**4°**Pourquoi Minerve insiste-t-elle auprès de Télémaque, sur la nécessité de se mettre en garde contre son humeur? (l'orgueil, l'irritabilité de l'élève de Fénelon...):**5°**Quel conseil résume toutes les instructions que devra suivre Télémaque quand il sera roi? (... Mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or....)

III.-Le style;-les expressions.-**1°**Aux qualités du style de Fénelon précédemment étudiées, ne pouvez-vous pas en joindre d'autres, par l'étude de ce morceau (L'harmonie, la grâce; - étudier particulièrement l'alinéa commençant par : Craignez les dieux, 6 Télémaque..., et le dernier : A peine la déesse eut achevé ce discours...; faire remarquer que le Télémaque est d'ailleurs un poème)?**2°**Que marque cette phrase :L'humeur fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons? commentez-la;**3°**Quel est le sens des expressions : expériences pénibles – l'âge d'or?,

IV.-La grammaire.-1°Indiquez un synonyme de sage, de magnanime,-le contraire de faste, de profusion;2°Distinguez les propositions contenues dans la dernière phrase du premier alinéa :vous faites ne vous ont pas été...; nature de chacune d'elles:-3°Énumérez les adverbes employés dans cette même phrase, en indiquant la fonction de chacun d'eux.

Le soufflet.

Afin de bien saisir le mérite dramatique et moral de ce petit récit, il sera bon de le réduire d'abord à sa donnée stricte. Puis les élèves devront en étudier la composition (mélange de narration et de dialogue à deux degrés), et les circonstances. Ils apprendront ainsi comment, sans digressions et sans Ornements, le sujet peut fournir par lui-même tous les éléments d'une action vivante.

Nous passions à Orléans, mon capitaine et moi. Il n'était bruit dans la ville que d'une aventure récemment arrivée à un citoyen, M. Le Pelletier, homme pénétré d'une si profonde commisération pour les malheureux, qu'après avoir réduit, par des aumônes démesurées, une fortune assez considérable au plus étroit nécessaire, il allait de porte en porte chercher dans la bourse d'autrui des secours qu'il n'était plus en état de puiser dans la sienne. Il n'y avait pas, parmi les pauvres et parmi les honnêtes gens instruits et pieux dont cette ville abonde, deux opinions sur la conduite de cet homme-là. Mais beaucoup de riches, qui se ruinaient en festins et en voyages à Paris, le regardaient comme une espèce de fou, et peu s'en fallut que ses proches ne le fissent interdire comme dissipateur.

Tandis que nous nous rafraîchissions à l'auberge des TroisRois, une foule d'oisifs s'étaient rassemblés autour d'une espèce d'orateur, et lui disaient : - « Vous y étiez; racontez-nous comment la chose s'est passée. — Très volontiers, messieurs, répondit l'orateur du coin, qui ne demandait pas mieux que de pérorer. M. Aubertot, une de mes pratiques, dont la maison fait face à l'église de Saint-Paterne, était sur sa porte; M. Le Pelletier l'aborde et lui dit : — Monsieur Aubertot, ne me donnez-vous rien pour mes amis? car c'est ainsi qu'il appelle ses pauvres, comme vous savez. - Non, pour aujourd'hui, monsieur Le Pelletier. » — M. Le Pelletier insiste : — « Si voussaviez en faveur de qui je sollicite votre charité; c'est une pauvre femme qui n'a pas

un guenillon pour entortiller son enfant. — Je ne saurais. — C'est une jeune fille qui manque d'ouvrage et de pain. - Je ne saurais. - C'est un manœuvre qui n'avait que ses bras pour vivre, et qui vient de se fracasser une jambe en tombant de son échafaud. - Je ne saurais, vous dis-je. — Allons, allons, monsieur Aubertot, laissez-vous toucher, et soyez sûr que vous n'aurez jamais occasion de faire une action plus méritoire. — Je ne saurais, je ne saurais. — Mon bon, mon miséricordieux monsieur Aubertot!... — Monsieur Le Pelletier, laissez-moi en repos : quand je veux donner, je ne me fais pas prier.... » - Et cela dit, M. Aubertot, lui tourne le dos, passe de sa porte dans son arrière-boutique, où M. Le Pelletier le suit : il le suit de son arrière-boutique dans son magasin, de son magasin dans son appartement; là, M. Aubertot, excédé des instances de M. Le Pelletier, lui donne un soufflet. Alors mon capitaine se lève brusquement et dit à l'orateur : «— Et il né le tua pas? — Von, monsieur; est-ce que l'on tue comme cela? — Un soufflet, morbleu! un soufflet! et que fit-il donc? - Ce qu'il fit après son soufflet reçu? Il prit un air riant, et dit à M. Aubertot:- Cela c'est pour moi; mais, mes pauvres?» A ces mots, tous les Orléanais présents s'écrièrent d'admiration, excepté mon capitaine, qui disait :-« Votre M. Le Pelletier, messieurs, n'est qu'un gucux, un malheureux, un lâche, un infâme, à qui cependant cette épée aurait fait prompt justice, si j'avais été là. Un soufflet, morbleu! » L'orateur lui répliqua : -- « Je sais, monsieur, que vous n'auriez pas laissé le temps à l'homme brusque et insolent de reconnaître sa faute!...- Non certes !» -Eh bien, M. Aubertot tout en pleurs s'est jeté aux pieds de M. Le Pelletier, en lui présentant sa bourse, en lui donnant mille excuses.... « — N'importe, j'aurais, dit le capitaine la main sur son arme et l'air tout enflammé, j'aurais coupé le nez et les deux oreilles à votre Aubertot. » L'orateur, avec dignité, lui répondit :(Monsieur, vous êtes militaire, et M. Le Pelletier est chrétien. » Ce mot si simple fit un effet prodigieux; la rue retentit d'applaudissements, et moi je me disais : « On est plus grand quand on a l'Evangile dans son

**caur que lorsqu'on le renferme dans le fourreau de son
sabre.»**

(Mélanges.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I.-L'ensemble.-Récit plein de vie, dans lequel deux dialogues se mêlent à la narration.-1°Qui fait ce récit?2°Ne rappelle-t-il pas lui-même un autre récit? lequel? – indiquez les personnes en présence); 3°Par quoi est coupée la narration de l' « orateur » ? 4°Comment M. Le Pelletier a-t-il accueilli le soufflet? 5°Comment l'eût accueilli le capitaine? 6°Est-il surprenant qu'un capitaine ait une telle allure et un tel langage?7°L « orateur » n'oppose-t-il pas l'un à l'autre M. Le Pelletier et le capitaine? 8°Faites remarquer la netteté de son jugement;9°Quel intérêt présente ce récit?10°Dites pourquoi il est si vivant.

II.-L'analyse du morceau.-1°Distinguez les différentes parties du morceau : a) Lieu où se déroule l'action; b) Présentation de M. Le Pelletier; c) Récit de l'aventure qui lui est arrivée ; d) Exclamation du capitaine ; e) Reprise du récit; f) Opposition de deux caractères; M. Le Pelletier et le capitaine; 2°Comment vous apparaît M. Le Pelletier ?3°Distinguez les deux dialogues que contient le récit;4°Montrez la vivacité de ces dialogues;5°De qui est la réflexion finale?

III.-Le style;-les expressions.-1°Quelles sont les principales qualités du style, dans ce récit? (le mouvement, la verve, la précision...; pas de longueurs,pas de digressions:un récit alerte, un dialogue vif, animé, qui captive l'attention du lecteur.Et comme l'on comprend bien qu'un critique littéraire ait pu dire : « Les qualités que Diderot apporte dans son style sont moins d'un écrivain que d'un causeur.»—En ce qui concerne la précision, étudier particulièrement quelques phrases; exemples:... M. Aubertot, excédé des instances de M. Le Pelletier,lui donne un soufflet...,Monsieur,vous êtes militaire,et M. Le Pelletier est chrétien...);2°Indiquez le sens des expressions:mon miséricordieux monsieur Aubertot, – un effet prodigieux;–3° Qu'est-ce qu'un dissipateur? Que signifie le mot pérorer?

IV.-La grammaire.-1°Quels sont les mots de la même famille que soufflet,-que pérorer?2°Indiquez un synonyme de chacun des mots suivants : auberge,-pratiques,-instances? 3°Distinguez les propositions contenues dans la dernière phrase du récit;-nature de chacune d'elles;4°Nature et fonction de chacun des mots suivants:et moi je me disais.

La mort des oiseaux

On trouve dans les Promenades et Intérieurs, à côté de croquis de banlieue, d'un parti pris réaliste et quelque peu vulgaire, de petites pièces exquises, dans lesquelles apparaît l'âme sensible et délicate du poète.

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur un ciel gris de fer. 5
Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir? 10

(Promenades et Intérieurs, A. Lemerre, éditeur.)

QUESTIONS D'EXAMEN

I-L'ensemble:-Une délicate poésie toute pénétrée de sensibilité.1°Où F.Coppée vous paraît-il avoir puisé son inspiration en écrivant cette poésie? 2°Dans quel vers se trouve exprimé avec force le sentiment de pitié qu'il éprouve? 3° Quelle constatation a-t-il pu faire, cependant, chaque année, au printemps?4°Quelle conclusion lui paraît en découler?(Il n'explique pas; il se borne à poser une question...);5°Quelle autre poésie bien connue, relative au même sujet, vous rappelle La mort des oiseaux de F.Coppée? (Nuit de neige, de Guy de Maupassant...).

II-L'analyse du morceau:-1°Distinguez les deux traits essentiels du tableau qui s'offre à la méditation du poète: a) Beaucoup d'oiseaux meurent en hiver; b) Mais où sont leurs délicats squelettes?2°Décrivez l'image qu'évoque le poète avant de jeter ce cri de pitié : Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver! 3° Quelle autre image évoque t-il ensuite?4°Justifiez le sentiment d'étonnement qu'il éprouve.

III-Le style:- les expressions.-1°Montrez, dans ce morceau, où ne se trouve aucune expression prosaïque, la délicatesse des expressions (Les pauvres nids déserts.... Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !...- lorsque viendra le temps des violettes..., leurs délicats squelettes...), leur propriété (tristes jours de l'hiver monotone...,- sur un ciel gris de fer...); 2°Ne vous paraît-il pas que le style est en parfaite harmonie avec le sujet traité? (à préciser).

IV-La grammaire :-1° Trouvez quelques mots de la même famille que oiseaux ; 2° Indiquez les compléments de ai pensé: - nature de chacun d'eux; 3° Quelles sont les propositions contenues dans les 4° et 5° vers? - nature et, s'il y a lieu, fonction de chacune d'elles.

Références

**1-Henri MITTERAND:"La littérature française au XVII Siècle",
éd.Nathan,Paris,1988**

**2-Jean RICARDEAU:"Que peut la littérature",éd.Seuil,Paris,
1964.**

**3-Louis ARSAC:"Textes Théâtrales au XVII Siècle",
éd.Marketting S.A.Paris,1996.**

**4-Romain LANCREY-JAVAL:"Faire le point,l'épreuve de la
littérature"éd.Hachette,Paris,2004.**